

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
						J					

ANNALES
DE LA
PROPAGATION DE LA FOI
POUR LES
PROVINCES DE QUEBEC ET DE MONTREAL

(NOUVELLE SERIE)

CINQUANTIÈME NUMÉRO

JUIN 1893

MONTREAL

CIE. D'IMP. GEBHARDT-BERTHIAUME, 30 RUE ST-GABRIEL

1893



Permis d'imprimer :

EDOUARD CHS, Archevêque de Montréal.

UN QUART DE SIÈCLE

DE

MISSION CATHOLIQUE DANS L'INDE.

POPULATION DE LA COTE.—VOYAGE PAR EAU.—TRAITS DIVERS.—
UNE MISSION DIFFICILE.

SUITE (1)

Quelquefois des attentions touchantes venaient consoler le cœur du missionnaire. Ainsi, un jour, après avoir préparé à la première communion de jeunes enfants dont les parents laissaient, hélas! beaucoup à désirer, il fut vivement ému en les voyant lui apporter un petit cadeau. Quelquefois il fallait faire acte d'autorité, et, comme on dit, montrer les dents... et le bâton.

Un dimanche, après la messe, le missionnaire entend un grand bruit dans l'église. Il envoie son disciple voir ce qui se passe. "C'est, rapporte celui-ci, un musulman qui vend de la toile et vante bien haut sa marchandise." Le missionnaire prend son bâton et se présente à l'une des portes. La foule se hâte de déguerpir, en renversant la boutique et le marchand, qui faillit être foulé aux pieds.

Une autre fois, le prêtre surprit les fidèles dans le lieu saint, accroupis en cercle et mâchant tranquillement l'arec et le bétel, tout en faisant je ne sais quel compte communal, comme s'ils étaient dans un endroit profane. D'un coup de pied, il fit voler la bourse et les envoya, tout ébahis, ramasser leurs *anas* (menue monnaie) hors de l'enceinte sacrée.

Un dimanche, pendant la cérémonie religieuse, les assistants ne se gênaient pas pour parler tout haut et gesticuler. L'officiant, après les avoir vainement invités à garder le silence, dépose le surplis, va droit à celui qui faisait le plus de bruit et, le prenant par les épaules, le jette à la porte.

(1) Voir Annales de la Propagation de la Foi, No 49, février 1893.

Tout le monde se tut aussitôt. “ Le Père est en colère, ” se disaient-ils entre eux. De retour à la maison, il voit arriver l'expulsé qui, tout penaud, lui dit : “ Merci, Père, merci ! tous mes péchés me sont remis. ”

A son arrivée dans certain district, le Père trouva toutes les églises remplies, de la porte à l'autel, de bois, de pierres, de sable et de mortier. Cet encombrement avait lieu en vue de prochaines réparations. Ajoutez à cela une multitude de malles et de caisses ; bref, un vrai débarras. On eut beaucoup de peine à nettoyer le saint lieu et à le rendre propre à la célébration des divins mystères.

La mission du Cap Comorin était des plus ardues ; un religieux, qui y avait fait ses premières armes, y perdit son latin. Le prêtre natif qui lui succéda ne fut pas plus heureux : on le mit successivement à la porte de deux églises ; un jour, il fut traîné du haut d'un escalier en bas. Que faire chez des gens dont la plupart ne savent plus qui a créé le ciel et la terre ? Notre missionnaire se présenta à son tour ; voici comment il fut accueilli :

La plupart, à son approche, s'enfuyaient comme des sauvages, ou se tapissaient, comme des fauves, au fond de leurs misérables taudis. Impossible moralement d'y pénétrer. Ces êtres dégradés étaient complètement nus. Le Père se contentait de se tenir à la porte et de prendre des informations. Il en apprenait là de belles : des enfants de douze à quinze ans incapables de faire le signe de la croix, des jeunes gens de plus de vingt ans ne sachant ni le *Pater*, ni l'*Ave* ; des adultes, hommes ou femmes, qui n'avaient pas mémoire de s'être jamais approchés des Sacrements. Les plus instruits ne valaient guère mieux. Georges, le chantre, tout fier du brevet qu'il tenait du vicaire apostolique, ayant sa fille malade, faisait sur elle des signes superstitieux. Toute la côte est couverte de petits temples remplis d'idoles, et les chrétiens eux-mêmes continuent à les fréquenter. Saint François-Xavier lui-même n'obtint jamais rien dans cette région maudite. Le Cap Comorin, c'est *miseria miseriarum*.

Bien que l'esclavage soit légalement aboli, le fardeau des dettes sans cesse accrues par des intérêts usuraires servis aux propriétaires des filets, courbe les malheureux pêcheurs sous

a
u
n
tr
d'
ic
se
pr
ra.
tu
On
na,
I
sur
côte
van
mer
dire
du l
et te
un t
n'est
coug
villa
périe
céléb
vres
tendi

un joug oppresseur. Les chefs de village sont presque tous de cupides et abominables tyrans qui abusent indignement de leur pouvoir à tous les points de vue. Quand les pauvres diables, leurs débiteurs, passent les jours et les nuits à la mer, ils abandonnent sans protection, à terre, leurs femmes et leurs filles : on devine ce qui se passe. Comment la foi pourrait-elle faire des conquêtes durables dans un pays où il y a de telles mœurs, ou plutôt une telle absence de mœurs ?

Le fête de Saint François-Xavier fut célébrée à Cottar, avec le plus grand enthousiasme, et au milieu d'une affluence considérable. Cet anniversaire réunit périodiquement une grande multitude. On compte quelquefois jusqu'à dix milles pèlerins. Ce chiffre est énorme pour une population très dispersée. "Père, disait un bon vieillard, il y a aujourd'hui quatorze jours que j'ai quitté ma maison pour venir ici." Notez que lorsqu'un Hindou entreprend un voyage, il se fait accompagner par toute sa famille. Le religieux qui présidait la cérémonie, pleurait de joie comme un enfant.

Tout le monde n'était pas partout aussi bien disposé. La rareté du prêtre produisait du relâchement dans la vie spirituelle, les premières communions subissaient des retards. On avait aussi à déplorer l'existence de plusieurs faux ménages.

Le missionnaire entre ensuite dans des détails fort curieux sur l'organisation des Paravers, sorte de pêcheurs sur les côtes de Malabar, qui constituent, dans le royaume de Travancore, comme une petite république chrétienne. Ils forment plusieurs *pançons* ou districts, placés chacun sous la direction d'un souverain (maître, seigneur) qui est le curé du lieu. Celui-ci est investi de tous les pouvoirs spirituels et temporels. Ce prêtre choisit des délégués pour présider un tribunal toujours assiégré par des gens bruyants et qu'il n'est pas toujours facile de mettre à la raison. Il faut beaucoup insister pour leur faire payer les dettes contractées de village à village. Pour y parvenir, l'autorité spirituelle supérieure (l'évêque) ajcarne parfois la grande fête du Pardon, célébrée en l'honneur de saint François-Xavier. Ces pauvres gens y tenaient énormément, et quand on les faisait attendre trop longtemps, parfois ils s'insurgeaient et ne crai-

gnaient pas de menacer de s'adresser au prêtre goanais (alors schismatique ou presque schismatique). Tout n'était pas rose dans ce métier de missionnaire, au milieu de populations grossières où l'esprit du christianisme avait peine à s'implanter.

Un jour, le Père F... célébrait la messe sur l'emplacement même de la case où les infidèles avaient essayé de brûler vif saint François-Xavier. Il parcourait en paix la fameuse rue des Brahmes, où jadis aucun Européen ne se fût montré impunément. L'année suivante, le ministre protestant y fut outrageusement battu ainsi que son *boy*, et il ne ferait pas bon de s'y hasarder encore aujourd'hui. Notre religieux savait payer d'audace, et presque toujours sa contenance intrépide le fit respecter.

En approchant du cap Comorin, le Père fut même l'objet d'une bien touchante manifestation. Il fut trainé, à la lettre, pendant plus d'une heure, avec son chariot et son attelage de bœufs, par une population enthousiaste. Ces pauvres gens, d'un extérieur tout à fait sauvage, mais d'une foi vive, poussaient des exclamations de joie qui pouvaient passer pour des rugissements. Les tambours et les trompettes faisaient rage, c'était un vacarme assourdissant. Ces descendants des tribus que l'apôtre des Indes avait évangélisées, avaient malheureusement été entamés par le schisme de Goa, mais on sait que, depuis peu, les sages mesures prises par le Saint-Siège en ont amené le terme.

LES ÉCOLES.—CONCURRENCE PROTESTANTE.—LA VIE PARFAITE.

Le Père F... disait quelquefois qu'il vivait au milieu de sauvages à moitié républicains, qui ont fort peu à envier à leurs congénères civilisés d'Europe. Le manque d'éducation domestique constitue un des plus grands obstacles à leur élévation morale. Un grand nombre de ceux qui se font chrétiens demeurent grossiers et faibles d'intelligence : tous n'observent pas la décence commandée dans le saint lieu, mais ils péchent surtout par ignorance, et le missionnaire croit au salut éternel de la plupart d'entre eux. On trouve, en revanche, parmi eux, de grands exemples de résignation et de dévouement. Nous les signalerons plus loin.

Les mères ne savent pas élever leurs enfants. Les jeunes filles devenant nubiles vers l'âge de douze ans, se marient de fort bonne heure; mais elles manquent d'intelligence et d'autorité dans la famille. Dans l'Inde, un quart de siècle compte pour deux générations. Le remède au mal consisterait dans les communautés religieuses enseignantes.

Pour procurer aux jeunes filles hindoues cette éducation sage et chrétienne qui leur fait totalement défaut, feu le Père Marie-Ephrem avait fait venir de France des religieuses enseignantes du tiers-ordre de sainte-Thérèse. Cet essaim primitif s'est multiplié: toutes les couleurs y sont maintenant représentées. On y voit des brahmanes à côté de sangs mêlés. La religion chrétienne peut seule produire ce rapprochement de castes que séparent des préjugés invincibles. La supérieure, pleine de capacité et de dévouement, est irlandaise; les nations hollandaise et portugaise ont également fourni leurs recrues. Il se trouve des protestants, des payens et des libres-penseurs,—la race en existe dans l'Inde,—qui préfèrent confier leurs enfants à des religieuses catholiques, parce que celles-ci leur donnent une meilleure éducation: pendant ce temps, la grâce agit tout doucement, et des conversions se préparent.

Georges Cecil est le fils naturel d'un planteur anglais ou écossais, qui l'a fait baptiser à l'église catholique, en le confiant aux Sœurs. Lui-même, grâce, on peut le croire, aux ferventes prières de ce pieux enfant et aux chaleureuses exhortations de la Révérende Mère, médite, assure-t-on, sa propre abjuration. Les Français étaient en petit nombre, fréquentant peu ces parages. Les Belges envoyaient beaucoup d'aumônes.

En 1860, un orphelinat avait été fondé à Moolorgue, par un missionnaire belge. C'était une fourmière d'orphelins des deux sexes (tous nés de payens), auxquels on apprenait, avec la religion chrétienne, divers métiers. Quand ils étaient en âge, on les mariait et on fournissait à chaque couple une maison tout installée et un jardin. Plusieurs villages chrétiens furent ainsi formés. Les payens des environs vivaient ce mouvement d'un œil curieux et sympathique; plusieurs se laissaient gagner et demandaient à entrer dans

l'Eglise. Les anciens chrétiens secouaient leur torpeur et relevaient leurs oratoires qu'ils avaient laissé tomber en ruines. Malheureusement le missionnaire reçut une autre destination, et l'œuvre tomba avec lui.

Une des grandes difficultés que rencontrent les missionnaires catholiques pour le bien et la stabilité des conversions qu'ils opèrent, c'est la concurrence que leur font les protestants. Comme ceux-ci se montrent bien moins exigeants en fait de morale, il n'est pas étonnant qu'ils remportent de faciles succès. Les calomnies que plusieurs d'entre eux répandent contre les papistes, contribuent aussi à aliéner les cœurs.

Les Hindous convertis ont besoin d'être tenus de près. La sensualité les tente toujours et finit par prévaloir, si on ne la combat par la ferveur de la piété. Quand le missionnaire, après avoir fondé une chrétienté nouvelle, est forcé de s'absenter, ce qui arrive quelquefois, durant plusieurs années, il se trouve en présence d'unions illicites, parce que les néophytes ont négligé de s'adresser aux prêtres voisins. Les mariages mixtes, c'est-à-dire entre chrétiens et payens, sont aussi une source fréquente d'apostasies ; aussi sont-ils sévèrement défendus ; mais l'intérêt et la passion font souvent passer outre. On verra plus loin un exemple assez singulier de cette infraction aux règles adoptées et de la façon énergique avec laquelle l'abus fut réprimé.

Les missionnaires protestants se hasardent peu dans l'intérieur des terres ; ils se tiennent prudemment dans les grandes villes de la côte, mais ils ont soin de former des catéchistes, pris surtout dans les castes inférieures, et ils les envoient évangéliser à leur place les infidèles, ou amener leurs erreurs les catholiques. Ils réussissent assez facilement, dans cette seconde partie de leur tâche, auprès des esprits simples de ces demi-sauvages. Dans une de ses courses apostoliques, le missionnaire auquel nous empruntons ces détails, rencontra beaucoup de ces indigènes protestants qui le prenaient pour un de leurs pasteurs et saluaient avec toute sorte de marques de vénération. N'ayant ni le temps, ni le moyen de les détromper, il respecta leur bonne foi.

T
méc
dan
les é
sans
moit
à de
à la
ble c
et su
scrup
relan
sans l
qu'ap
brave
en sile
Un :
Le r
catholi
moitié
Victori
être ba
bonne
par l'e
naire,
recours
égérées
il dut pi
Il arri
pasteur,
protestai
tous les
nous nou
du schist
En rev
pout d'ui
de faire
publics, e
ple, qui a

Une étrange et assez sympathique figure est celle d'un médecin missionnaire protestant qui, installé avec sa femme dans une habitation confortable, soignait, avec un zèle égal, les âmes et les corps, mais il ne traitait jamais un malade sans en avoir obtenu, fut-il mahométan, un semblant, au moins, d'acquiescement à sa doctrine, ce qui lui faisait croire à de mirobolants succès de conversion. Il mourut, du reste, à la peine, et put être récompensé là-haut de son indiscutable charité. Un missionnaire catholique attaqué du choléra, et sur le point de rendre le dernier soupir, refusait, par scrupule, de l'appeler. Le R. Père F..., plus éclairé, alla relancer le docteur Thomson,—c'était son nom,—et l'amena sans bride déliée près du chevet du moribond. Ce ne fut qu'après avoir consciencieusement traité le patient, que le brave homme crut devoir débiter son sermon qui fut écouté en silence. Le malade guérit.

Un autre ministre protestant joua un rôle bien différent.

Le révérend James Jones, à peine théiste, avait volé aux catholiques leur église et détourné de la vraie foi plus de la moitié de trois congrégations. Il se disait parent de la reine Victoria et faisait blanc de son épée. Il finit pourtant par être battu par son compétiteur catholique. L'apostasie d'une bonne partie de cette chrétienté avait peut-être été provoquée par l'excès de rigueur d'un ancien curé. Notre missionnaire, chargé par son évêque, de remédier au mal, eut recours aux voies de douceur pour ramener ces brebis égarées, et il y réussit. Cependant, pour recouvrer l'église, il dut procéder judiciairement.

Il arrive quelquefois que des fidèles, mécontents de leur pasteur, croient se venger en l'abandonnant pour aller aux protestants. "Faites ceci" ou "ne faites pas cela," écrit-on tous les jours à l'évêque qui veut soutenir ses prêtres, sinon nous nous faisons protestants. Naguère, avant l'excitation du schisme, on menaçait le missionnaire de se faire goanais.

En revanche, dans les missions bien disciplinées, le prêtre jouit d'une très grande autorité. Il ne craint pas, à l'occasion, de faire des remontrances publiques pour des scandales publics, et il exige des grands pécheurs, de ceux, par exemple, qui auraient apostasié ou entraîné une paroisse dans la

révolte, une pénitence canonique et exemplaire. Le plus souvent le coupable se soumet humblement.

La vie parfaite est aussi pratiquée dans ces pays de mission. Nous avons déjà parlé de plusieurs communautés religieuses. En dehors de ces maisons de prière, un certain nombre de chrétiens, tout en demeurant dans leurs familles, donnaient l'exemple d'une ferveur exceptionnelle et des plus grandes vertus.

Le révérend Père avait réussi à former une sorte de confrérie ou de congrégation de personnes qui faisaient profession de piété et le secondaient dans ses travaux. Ces chrétiens zélés des deux sexes, dont le nombre montait à plusieurs centaines, se confessaient et communiaient tous les huit jours, au moins tous les mois. Comme le territoire de la mission était fort étendu, ils étaient obligés de faire de longues courses pour suivre le prêtre dans ses pérégrinations pastorales. On les voyait souvent partir avant le jour, traverser à gué des torrents, en ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, et se grouper dans l'oratoire où ils gardaient l'attitude la plus recueillie, comme s'ils n'eussent éprouvé aucune fatigue. On remarquait entre autres une pauvre veuve, vraie *Mater Dolorosa*, atteinte d'un cancer qui, deux ou trois fois l'an, la mettait aux portes du tombeau et finit par l'y précipiter. Jamais, au milieu des plus cruelles souffrances, elle ne manqua la communion hebdomadaire. Quels éloges ne doit-on pas faire encore du dévouement de quinze à vingt personnes soignant, durant les épidémies, les malades, ensevelissant les morts et laissant toujours quelques-uns des leurs sur le carreau ? Sous tous les climats, l'Évangile enfante la même abnégation et le même sacrifice.

La masse des fidèles observe généralement, avec une grande rigueur, les abstinences et les jeûnes prescrits par l'Église, excepté quand une extrême indigence les en dispense naturellement. Ils poussent même très loin le scrupule sur ce point. Un pénitent s'accusait d'avoir fait gras un vendredi : "Quelle viande avez-vous mangée," demanda le confesseur ?—C'est un rat que j'avais attrapé ce jour-là et que je ne voulais pas perdre." Un autre faisait, d'un air plein de componction, l'aveu qu'il avait mangé deux ou trois œufs,

un jour maigre. " Mais quel mal trouvez-vous à cela ? Mon père, il y avait des petits dedans." On assure qu'en Chine les œufs, réduits à cet état de décomposition, sont un plat de gourmet.

En général, on peut dire que les Hindous jeûnent presque constamment, en ce sens qu'ils ne font guère qu'un bon repas par jour ; mais ceux qui en ont le moyen prennent de temps en temps quelques comestibles légers, tels que des galettes de riz ou des fruits.

LE PREMIER MINISTRE

La pauvre église de Tangachery devait être le théâtre d'une imposante cérémonie, le sacre du vicaire apostolique de la mission. Plusieurs évêques étrangers avec leur suite, la plupart des ecclésiastiques de second ordre du voisinage, étaient naturellement attendus. Ce n'était pas une mince préoccupation pour le R. Père F... de donner, dans son dénuement, l'hospitalité à tant de monde. Il emprunta à l'un de ses confrères, une douzaine de cuillers d'argent, une bonne nappe de table et quelques assiettes, pour remplacer celles qui manquaient. Ses propres ustensiles se réduisaient à une mauvaise soupière, une douzaine d'assiettes, trois ou quatre couteaux ébréchés, deux fourchettes imprésentables, quatre grands et quatre petits verres, quatre grandes tasses à café et guère plus de serviettes, un seul pot à barbe et seize chandeliers pour le service dans les cellules. Informé de la situation, le futur évêque répondit : " Nous apporterons notre bataclan, et nous nous tirerons d'affaire comme nous pourrons."

Quelques jours après, arrivait Mgr Ephrem. Les jeunes saronyessis (religieux) catholiques lui adressèrent trois discours : le premier en latin, le second en vers anglais, le troisième en maléalane. Sa Grandeur répondit dans les trois langues et entra en retraite.

Le jour de la consécration arriva. On avait élevé et appuyé sur la façade de l'église un vaste et beau pandel (pavillon) où s'assirent tous les évêques et les prêtres, ainsi que la petite communauté. Deux estrades fournirent des places réservées.

vées aux notables d'entre les assistants laïques, et deux chaises avantageusement placées accommodèrent les représentants de l'autorité civile, savoir : six Rama Row, Divan peishar, c'est-à-dire premier magistrat d'une des quatre divisions territoriales de Quilon, payen et même brahme, et M. G. Grosseux, second juge de la même ville, français d'origine et excellent catholique. Cet hommage de l'administration mérite d'être signalé. Il fut bientôt complété par des manifestations bien significatives. Maintenant nous laissons la parole à notre religieux.

“Vers huit heures du matin, 8 novembre 1868, la procession précédée de la musique militaire du régiment anglais résidant à Quilon, se rendit de notre résidence au pandel. Les membres des diverses confréries, revêtus de leurs plus beaux atours, marchaient, la croix en tête, sur deux rangs, au milieu d'une foule immense où toutes les croyances étaient représentées. Venaient ensuite nos enfants, chantant le *Veni Creator*, les prêtres natifs et les missionnaires en surplis, les trois évêques assistants revêtus de leurs chapes, coiffés de la mitre, et enfin l'évêque élu. Le prélat consécrateur attendait au pied de l'autel.

“La cérémonie achevée, le nouvel évêque franchit les rangs de la foule qui s'agenouillait devant sa bénédiction. Plusieurs payens avaient grimpé le long des cocotiers et contemplaient de là ce spectacle si nouveau pour eux.”

Les choses allaient à merveille, et le noviciat croissait en science et en ferveur, lorsqu'une décision supérieure, que l'on dut respecter, enleva pour un temps ces chers enfants à leur père spirituel. Celui-ci avait été chargé de l'administration d'une paroisse dont le vicaire avait déplu. Naturellement il s'en suivit, dans le pays, une certaine fermentation. Bref, le 24 janvier 1869, le missionnaire vit sa maison entourée d'une troupe de soudards qui, après avoir chassé les novices du sanctuaire de l'église paroissiale, maltraitèrent quelques-uns de ceux qui ne craignirent pas de prendre leur défense et honorèrent le prêtre lui-même de leurs injures. Le Père, d'un caractère résolu, ne se laissa pas intimider; il fit même acte d'énergie. Ses ennemis changèrent alors de batteries; ils usèrent de ruse et parvinrent à circonvenir

l'évêque qui, mû par un amour peut-être exagéré de la paix, pria le bon Père d'abandonner la place et d'abandonner la direction du noviciat. Le missionnaire se soumit, le cœur navré.

Dans l'espace de cinq mois et demi que le Père avait été vicaire, outre l'audition en confession de presque toute la population, et l'introduction de l'usage de la fréquente communion, il était parvenu à retirer du vice quelques femmes de mauvaise vie, avait fait faire la première communion à plusieurs hommes de vingt-cinq à soixante ans, amené à récipiscence un très grand nombre de retardataires, arraché aux griffes d'un ministre protestant un jeune catholique qu'il avait subjugué, et ramené à l'Eglise cinq ou six familles, qu'un acte de rigueur intempestive peut-être en avait éloignées et avait rejetées depuis quinze ou vingt ans dans le paganisme.

Les payens eux-mêmes, du moins ceux qui occupent des postes officiels, comprennent très bien l'œuvre de haute moralisation qu'accomplissent les missionnaires catholiques ; aussi ils les protègent en général. Nous rapportons, à ce propos, la conversation curieuse qui eut lieu entre le premier ministre du royaume et le chef de la mission catholique.

Le provicaire de la mission se trouvant à Trevandrum, capitale du royaume, alla rendre visite au premier ministre pour le remercier de la haute protection dont il ne cessait d'entourer les catholiques.

“ Je ne fais que mon devoir, lui dit le ministre, puisque par la grâce du roi mon maître, je suis chargé de rendre justice à tout son peuple. ” — “ Quand vous ne feriez pas davantage, reprit le provicaire, vous seriez encore digne des plus grands éloges, car on ne rencontre pas tous les jours un homme puissant et juste ; mais il y a plus, vous êtes bienveillant. ” — Il lui rappela ensuite plusieurs circonstances qui témoignaient de l'affection qu'il portait aux catholiques. Le grand personnage sourit modestement et répondit : “ Cela est vrai, mais là encore, je ne suis que juste, et je m'en vais vous le montrer. De tous les sujets du roi, il n'y en a pas d'aussi soumis que vos fidèles. Il n'en est pas, ajouta-t-il, en faisant allusion aux protestants, il n'en est pas de vous comme de

certaines chrétientés, dont les nâtifs sont à peine entrés qu'ils se croient tout permis et causent plus d'embarras au gouvernement que tous les payens ensemble. Chez vous, au contraire, on apprend à respecter l'autorité, et vos missionnaires savent si bien inspirer à leurs ouailles l'amour du devoir et de la justice, que nous n'avons qu'à nous louer de leur conduite. Quoi de plus juste donc que de leur témoigner, à l'occasion, quelque bienveillance !” Le ministre s'étendit ensuite sur le Pape, et il parla du chef d'une religion étrangère avec infiniment plus de respect que ne le font, en Europe, un trop grand nombre de catholiques dégénérés.

Ajoutons que les missionnaires catholiques sont entourés de beaucoup de considération par les autorités anglaises, la plupart protestantes. Il n'est pas rare de voir des règlements d'affaires de famille faits par des religieux, avec l'approbation épiscopale, confirmés par des cours de justice.

Trait édifiant.—Un mariage.—Le caractère Hindou.

Ce qui suit est recueilli dans les notes du missionnaire :

“ L'un des premiers temples du diable que je détruisis fut celui de Sésouadienne (dont le nom veut dire *serviteur de Dieu*). Aîné de trois frères qui avaient encore leur mère, il était déjà baptisé avec sa femme et son enfant, quand, dans une de mes visites à son village, où je ne comptais encore que deux ou trois familles chrétiennes, je vis un indigène descendre d'un palmier avec l'une de ses jambes horriblement trouée et purulente : “Comment, pauvre ami, lui dis je, “ pouvez-vous monter à cet arbre avec de pareilles plaies ?— “ Il faut bien vivre et faire vivre la famille.—C'est vrai ; “ mais que de mérites vous pourriez acquérir pour le ciel si, “ étant chrétien, vous saviez sanctifier vos souffrances !—Je “ ne demanderais pas mieux si vous vouliez bien m'accorder “ cette faveur, d'autant que mon frère aîné est déjà chrétien. “ —Qui est-ce ?—C'est Sésouadienne, que vous baptisâtes “ ces jours derniers.”

“ Je suivis cet Hindou dans sa demeure, lui donnai quelques secours, et le préparai au baptême, ainsi que sa femme et son enfant. Quand les deux frères furent chrétiens, je leur dis : “ Voilà, dans un coin de votre cœur, un petit

temple du diable, il ne faut pas le laisser debout. ” — “ C’est juste. ” M’étant approché de la cabane, je m’is, le premier, la main à l’œuvre de destruction. Sésouadienne sauta alors sur le toit et fit voler de toutes parts les feuilles de palmier dont il était couvert. Le nouveau baptisé applaudissait en riant de tout son cœur. Mais leur mère demeurée payenne, balai en main, mais n’osant franchir le seuil de sa porte, vomissait contre nous mille malédictions. L’œuvre n’était encore qu’à moitié faite, quand j’entends, derrière moi, des clameurs furieuses. C’était le troisième frère qui demandait quel était l’audacieux qui venait ainsi détruire son temple. “ C’est moi qui en ai donné l’ordre, répondis-je en me retournant. ” — “ Et c’est moi qui l’exécute, poursuit Sésouadienne, et en ma qualité d’ainé, j’en ai le droit. ” Et il accomplit consciencieusement toute la besogne.

Six mois après, cette vieille et cet adolescent, naguère si fanatiques, venaient supplier le missionnaire de les faire chrétiens. Leur conversion fut sincère, si l’on en juge par le trait suivant que rapporte le missionnaire, auquel nous laissons encore la parole.

“ Huit ou dix ans plus tard, revenant dans ce pays, ma première visite fut pour le village où je n’avais pas laissé un seul payen. Un des frères était mort, et j’employai les premiers honoraires de messes qui me vinrent d’Europe, pour marier et établir tous ses enfants. Quant à la mère, je la trouvai presque mourante, accroupie sur le seuil de sa porte. “ Bonjour Mariaï ”, lui dis-je, en l’abordant. Elle lève ses deux mains en les joignant au-dessus de sa tête pour un salut, à la mode hindoue, et j’aperçois sous son aisselle gauche, une tumeur ouverte et largement béante : “ Vous souffrez, Mariaï, mais êtes-vous contente ? — Oh ! je le suis. J’avais tant peur de mourir avant de vous revoir ! — Eh bien ! maintenant, il faut vous en remettre entièrement à la sainte volonté de Dieu, et vous préparer à la mort par une bonne confession. — Ici même, et sans vous déranger, je vais vous entendre et vous administrer. ”

“ Je me mis à l’exhorter à la patience, à cause de son horrible maladie, mais elle me fit venir les larmes aux yeux par ses réponses empreintes de calme, de joyeuse résignation, de

foi, d'amour de Dieu et de reconnaissance envers Notre-Seigneur, qui avait bien voulu l'éclairer dans ses vieux jours. Une semaine ou deux après, elle avait pris son vol vers le ciel.

“ Une veuve chrétienne se disposait à donner sa fille unique en mariage à un payen, sans obliger celui-ci, comme c'est la coutume, à se faire chrétien lui-même. Je la réprimandai et obtins qu'elle m'amènerait son futur gendre. Il vint, se soumit en apparence à toutes les conditions et commença sur l'heure à apprendre les prières, j'étais très content de lui, et il fut entendu que je le baptiserais le matin même du jour fixé pour le mariage. Ma résidence étant située entre son village et celui qu'habitait sa fiancée, je l'attendais chez moi. Il vint, en effet, suivi d'une troupe de payens et de protestants de sa famille et de ses amis, avec accompagnement de tambours, de trompettes et de pétards ; mais au lieu de s'arrêter pour recevoir le baptême, il continua sa route, sous prétexte de faire la conduite à la jeune fille, mais en réalité pour lui attacher au cou le *tali*, sorte de collier qui remplace là-bas l'anneau de mariage chez nous. Après quelques heures d'attente, l'inquiétude me prit et j'envoyai aux informations. On me rapporta qu'après un semblant d'opposition de la part de la mère qui voulait sauver les apparences, le jeune homme avait passé le *tali* au cou de la jeune fille, et que tout le monde s'était mis à festoyer.

“ Immédiatement je convoquai tous les jeunes gens du village qui s'armèrent de bâtons, et nous partîmes à la recherche du coupable. A mi-chemin nous nous engageons dans un sentier étroit et long, où l'on ne pouvait marcher qu'à la file les uns des autres, et nous nous y rencontrons avec la noce précédée du jeune homme. La fille, suivant l'usage, se tenait en arrière, couverte de voiles épais et traînée comme une aveugle, par des femmes. “Halte là,” m'écriai-je. Tout le monde s'arrête, prêt à s'échapper par la tangente. Je monte sur le talus, je somme la bande joyeuse de rebrousser chemin, et je lui fais part de mon intention de reprendre cette fille qu'ils emmenaient comme des voleurs.— “Mais, c'est ma femme,” murmure timidement le jeune homme. Pendant ce temps, les gens de la noce s'empressaient de

dépouiller la fille de tous les ornements dont elle était affublée, chaînes d'or et d'argent empruntées à gros intérêts.

“ Il était d'autant plus loin de ma pensée d'en venir aux mains que je n'étais pas sûr des dispositions de la mère au nom de laquelle je devais agir. Quant à la fille, chétive enfant de douze à treize ans, il n'y avait rien à attendre d'elle, et je me gardai bien de lui adresser la parole. Mais comme il s'agissait d'une âme à sauver, je payai d'audace ; je fis même mine de rédiger, par écrit, une plainte au magistrat. Nos adversaires intimidés retournèrent au village d'où ils étaient venus et où nous arrivâmes de compagnie, à la débandade, grâce à une forte ondée.”

Le zélé missionnaire finit par s'en tirer à son honneur. Il fit entendre raison au jeune homme, qui rejeta la faute sur un sien parent protestant et résolut de tenir sa parole. Le baptême et le mariage eurent lieu le jour même.

Voici le portrait des Hindous de nos jours, tracé par ce religieux qui a passé une partie de sa vie au milieu d'eux :

“ Les Hindous sont apathiques, avides de gain, et, grâce, je crois, au maudit esprit de caste, profondément égoïstes. La charité proprement dite leur est absolument étrangère ; s'ils font l'aumône, ce n'est guère qu'aux mendiants de caste et de profession, puis aux vagabonds auxquels il n'est pas toujours loisible de la refuser. Ils accomplissent aussi, à la suite d'un vœu, certains actes de bienfaisance publique, comme, par exemple, d'établir, un jour donné, sur le bord d'un chemin fréquenté, une buvette où ils servent de l'eau fraîche à tout venant, de manière toutefois à ne pas s'exposer à être souillés ! Pour éviter ce danger, ils versent l'eau du haut de l'un des bouts d'un long bambou, pendant que le passant la reçoit de l'autre dans le creux de ses deux mains ; mais jamais,—ou presque jamais,—ils ne viennent spontanément en aide à un inconnu en détresse. S'ils rencontrent, par exemple, une voiture renversée, ils se gardent bien d'y mettre la main pour la relever, ce qui ne les empêche pas, quand pareil accident leur arrive, de se confondre en salamalescs vis-à-vis de l'Européen,—fut-ce un missionnaire,—qui leur rend un service qu'ils ne songeaient même pas à lui demander.

L'esprit de caste est chez eux dominant. Des brahmes voyageant de compagnie, sont surpris par un orage. Quelques-uns courent se mettre à l'abri sous un hangar appartenant à des parias. Dénoncés par leurs compagnons, ils sont expulsés de leur propre village et ne peuvent y rentrer qu'après s'être purifiés selon les rites.

LE CHOLÉRA.

Le choléra avait éclaté comme la foudre; il faisait des centaines, des milliers de victimes. Peu nombreux, dispersés sur un territoire immense, les missionnaires se sentaient débordés. L'un d'eux, le Père Elie, poussa un cri d'alarme. Il écrivait au Père F..., dont le district était moins éprouvé que le sien : "Quelle désolation, mon cher Père; tous les jours, des morts! Si cela continue, Vengote, — ainsi se nommait sa résidence, — deviendra un vaste cimetière. Pendant que je suis ici, le fléau ravage le reste de ma circonscription; je ne puis être partout à la fois. Si vous étiez moins éloigné, je vous supplierais de venir me donner un coup de main. Rien qu'un jour consacré à mes malades me rendrait un grand service."

Au lieu d'un jour, le Père F... accorda une semaine à son confrère. Il se mit à parcourir, sans désespérer, les villages les plus éloignés. Au milieu de ces travaux qui l'épuisaient, son cœur débordait de consolation. Il ne pouvait se lasser d'admirer la résignation de ces bons indigènes. Il y avait quelquefois deux, trois, quatre, jusqu'à cinq personnes attaquées dans une seule maison; on n'entendait pas un mot de plainte. Si la force du mal arrachait un cri de douleur, cette exclamation était toujours suivie d'une invocation pieuse. Ils recevaient les sacrements, disait le prêtre, avec avidité : le christianisme de la plupart d'entre eux ne datait pourtant que de douze ans, mais la grâce les avait littéralement transformés. Quant aux payens qui furent visités, aucun d'entre eux ne refusa le baptême, pour lui, ni pour ses enfants.

Dans une de ces courses apostoliques pour administrer les mourants, il rencontra un nouveau chrétien qui portait un

nom des plus baroques, avec la signification de “ lumière spirituelle ”. “ As-tu des malades ? ” — Il répondait par signes, car le cœur lui bondissait, et il montra un enfant d’une dizaine d’années presque agonisant. Le prêtre l’administra, quelques instants après, la “ lumière spirituelle ”, qui s’était éloignée, revint, portant dans ses bras un autre malade : c’était un beau jeune homme de seize à dix-huit ans, sans connaissance. A sa vue, le missionnaire touché de pitié, ne put retenir ses larmes. La famille se présente, triste, mais résignée. Elle reçoit l’invitation de se rendre le lendemain à l’église, pour s’y purifier de ses fautes et se disposer à accepter l’arrêt d’en haut. Le Père emploie le reste de sa journée à confesser d’autres malades. Quand il revient, il aperçoit la “ lumière spirituelle ” suivie d’un catéchiste, porteur d’une grande croix : il se préparait à enterrer ceux de ses cholériques déjà morts ; l’autre trépassa le lendemain. Personne ne manqua au rendez-vous assigné à l’église.

Anthony, fort comme un Turc, gai comme un pinson, guidait le missionnaire à la recherche des malades. Une nuit, le fléau le terrassa : le voilà couché dans son obscure chaumière. Prévenu à temps, le Père y pénétra à tâtons et l’appela. “ Anthony ! Anthony ! ” Point de réponse, le malade ne peut déjà plus parler. Le religieux finit par lui saisir le bras. Par un effort surhumain, Anthony allonge l’index de la main droite, et la promenant sur la paume de la main gauche, il y figura trois lettres talmoudes, dont l’ensemble représente le nom de la Divinité. Pour achever de se faire comprendre, il porte le même doigt à ses lèvres. “ Très bien ! dit le prêtre, je m’en vais vous donner l’extrême-onction ; demain matin, si Dieu nous prête vie à l’un et à l’autre, je vous apporterai la sainte Eucharistie. ” Quelques minutes après, il y participait sans doute au ciel ; il venait d’expirer dans les bras de son père spirituel.

Pénétrant dans un autre village, le Père demande s’il y a un cholérique à administrer. On lui désigne une jeune femme payenne. “ Conduisez-moi chez-elle. — Ah ! c’est qu’elle est fille d’un apostat qui allait la donner en mariage à un payen. Il ne voudra pas vous recevoir. — Laissez-moi faire et tenez-vous tranquille. ” Et il se présente hardiment chez

l'apostat, en le regardant dans le blanc des yeux. Le malheureux, n'osant soutenir ce regard, fait au prêtre le salut catholique (on joint les deux mains et on les étend jusqu'aux lèvres), et se retire en lui laissant le champ libre. Une heure après la jeune femme mourait baptisée.

Pendant que le missionnaire catholique se dépensait ainsi pour sauver des âmes, toujours en courses par des chemins détestables, souvent renversé de cheval, trempé jusqu'aux os, déjeunant parfois à quatre heures de l'après-midi, que faisait le ministre protestant, le R. James Jones, précédemment nommé ? Il se reposait tranquillement, à un mille du village le plus proche, dans un délicieux bengalow, où il se tenait si bien séquestré que ses serviteurs eux-mêmes ne devaient communiquer avec le dehors qu'en prenant toutes les précautions dont on use dans les lazarets où l'on observe la *quarantaine*. Et pourtant son peuple mourait comme des mouches. Quant au *medical missionner* ou *médécin* en titre de la région, il avait non seulement interdit son hôpital aux cholériques déclarés, mais il allait jusqu'à faire ouvrir, par un subordonné, toutes les lettres qui lui étaient adressées, de peur de prendre le mal par ce simple contact.

Les chrétiens étaient, au reste, en général, moins éprouvés que les payens. On attribuait cette immunité relative à la régularité de leur vie et à l'observation des règles d'hygiène que la prudence conseillait. “ La piété, dit Saint Paul, est utile à tout.”

LÉONCE DE LA RALLAYE.

FIN

Lettre du R. P. Théophile Pierre Campeau, O. M. I.

AU

R. P. BOISRAME, O. M. I.

LAC QU'APPELLE, LEBRET P. O., ASSA, 6 mars 1893.

RÉVÉREND PÈRE MAITRE,

Il y a longtemps, bien longtemps, que je n'ai pas été faire mon petit tour au Noviciat. Le désir d'aller vous visiter n'a pourtant pas fait défaut. Mais mes sauvages, mes nombreux et éloignés amis, messieurs les Sauteurs et les Cris, deviennent de plus en plus exigeants. Ils ne permettent pas que je m'éloigne d'eux. Aujourd'hui je pars en cachette pour le Noviciat de N. D. des Anges. Je vous salue, Révérend Père, avec tout le personnel de la maison. Je pense souvent à vous et aux jours de paix et de bonheur écoulés dans cette sainte Maison. Je jubilerais, si on m'accordait la grande faveur d'y aller retremper le courage, la force du véritable religieux auprès de vous...

Vous aurez le plaisir de voir le R. P. Campeau, notre bon vicaire, ainsi que le R. P. Prisque Magnan, supérieur de notre mission, délégué au Chapitre Général. A leur retour ici, nous jubilerons de voir arriver avec eux une caravane de jeunes braves missionnaires, de bons frères convers, de quelques frères novices pour ouvrir le Noviciat à St Laurent, Lac Manitoba.

Ici, mon Révérend Père, c'est toujours la même histoire : nous faisons pitié, faute de missionnaires ; nous perdons du terrain, nous perdons un temps précieux pour assurer le succès de nos missions et faire avancer l'œuvre du Christ au milieu des réserves païennes. Nous nous trouvons dans la nécessité de courir sans cesse ici et là. Ne pouvant ainsi satisfaire qu'aux plus pressants besoins, nous faisons l'ouvrage du bon Dieu trop à la hâte, et nous gémissons de nous

sentir incapables de travailler plus efficacement à la conversion des païens. Nous ne les visitons, pour ainsi dire, qu'en courant, qu'en passant. Et cependant, dans ces courses faites à la hâte, nous avons toujours, dans nos différents centres de mission, quelques sauvages à instruire et à baptiser. Visités régulièrement et plus efficacement, les païens se convertiraient en plus grand nombre ; il se ferait un bien solide au milieu d'eux. Chacun de nous a un champ immense à parcourir, un champ plus vaste que l'ancien diocèse de Montréal. Partout, dans le Vicariat, nous constatons avec bonheur que, depuis ces dernières années, il existe chez les païens un grand mouvement vers le catholicisme. Le paganisme avec ses coutumes dégradantes tombe peu à peu. Sans doute nous trouvons encore, au sein de nos tribus païennes, tout ce qu'en ont écrit nos devanciers. Dans les centres presque entièrement païens, le démon règne encore en maître ; nous trouvons le tatouage, la suerie accompagnée de chant et de superstitions, les danses, les magies qui sont ordinairement suivies de festins publics où l'on fait cuire de l'ours, du chien, etc... dont chaque convive reçoit une part qu'il doit manger, séance tenante, dût-il en périr. Le culte des morts existe encore au milieu de ces sauvages. Vous savez sans doute que nos païens, en mourant, croient ne pas trop s'éloigner des pays où ils ont vécu, et comptent pêcher et chasser encore à travers les vastes forêts et les grands lacs ; en conséquence ils déposent des pipes, du tabac, des provisions sur les tombeaux de leurs morts.

Quand, dans les maladies, les remèdes ne guérissent pas, ils appellent les jongleurs, et ceux-ci exploitent la crédulité de leurs semblables avec une habileté admirable. Les jeux de paille ou de noyaux, dans lesquels le hasard décide de la victoire, les passionnent encore, beaucoup ; parfois ils s'y adonnent des jours et même des nuits entières, et des joueurs forcenés y perdent tous leurs biens ; j'ai rencontré de ces individus tellement passionnés au jeu qu'ils mettaient même à l'enjeu leurs habits, les habits que portaient leurs enfants et leurs épouses. Enfin la croyance aux songes, qui constitue le fondement de presque toutes leurs superstitions, les jongleries, les forts en médecine, et bien d'autres superstitions dia-

boliques règnent encore chez les païens. Mais la religion de Jésus-Christ avance rapidement dans toutes leurs réserves. Ainsi, il y a sept ans, dans tout cet immense district de Qu'Appelle où se comptent un grand nombre de réserves sauvages, nous n'avions des catholiques que dans quelques réserves. La religion catholique était inconnue ou méprisée, audacieusement outragée dans presque toutes les réserves que nous visitons aujourd'hui.

Je visitais, il y a sept ans, la réserve de Paskwa, à 70 milles du Fort Qu'Appelle, et celle de Maskawikwan, située à la montagne de Tondre. Le lac Croche, réserve d'Ossupe, était alors desservi par le R. J. Lepage, maintenant de résidence avec le P. Decorby. Aujourd'hui nous avons de bons centres de mission, d'où nous nous dirigeons vers les réserves plus éloignées. Partout maintenant nous rencontrons des élus du Seigneur, presque dans toutes les réserves qui composent notre district. Pour mon riche héritage, j'ai maintenant à visiter plus de douze réserves, et, par la grâce de Dieu et la puissante protection de Marie, je compte des catholiques dans toutes ces réserves. Ainsi nous avons plus de 100 catholiques à Paskwa, et plus de 300 au Lac Croche.

Il y a sept ans, nous n'avions pas ici un seul temple parmi les sauvages. A Paskwa, à la Montagne de l'ondre et au Lac Croche (ce sont là nos centres de mission,) le missionnaire célébrait les saints offices dans les maisons d'écoles. Aujourd'hui nous possédons cinq églises bien construites, vraiment belles au milieu de nos réserves, dans nos centres de mission. Nous nous servions jadis du porte-voix pour réunir les sauvages ; les réserves de Paskwa, des Sioux, de la montagne de Tondre, de la montagne de la Lime, du Lac Croche, n'avaient pu reproduire par leurs échos que les sons prosaïques de nos vieux porte-voix, lorsqu'au mois d'octobre dernier furent bénites par Mgr. Pascal les premières cloches qui se soient fait entendre dans ces cinq centres de mission.

Il y a sept ans, nous avions peu d'enfants sauvages qui fréquentassent nos écoles de réserves. A présent, outre les enfants qui assistent aux écoles établies dans les réserves sauvages, nous comptons plus de 160 enfants dans la fameuse Ecole Industrielle de Qu'Appelle, sagement et très habile-

ment dirigée par les R R. P P. Hugonnard et Dorais. Les Rdes Sœurs de la charité, (Sœurs Grises), bien connues par leur bon esprit et leur zèle infatigable, prêtent un puissant concours aux RR. PP. pour diriger avec succès une œuvre si admirable. Cette Ecole Industrielle, dont vous avez entendu parler, je crois, assez souvent, est pour nous notre grand centre de civilisation, notre plus puissant moyen de changer et de christianiser les payens. Quand le missionnaire visite les catholiques, ils l'occupent le jour et la nuit ; ils assistent à tous les offices et s'approchent tous des sacrements. Vous le voyez, l'œuvre du Seigneur a fait de rapides progrès : à lui la gloire et l'honneur, car c'est Lui qui a tout fait. Les missions sauvages, dirigées par nos Pères Oblats dans le reste de ce Vicariat, ont subi, elles aussi, un grand développement. Les RR. PP. Dupont et Joseph Magnan pourront vous en dire quelque chose. Dieu, qui change ainsi les cœurs et les dispositions de nos sauvages, nous aidera, je l'espère, à les convertir tous, en nous envoyant des missionnaires. Dans ma dernière mission au Lac Croche, j'ai baptisé un sauvage du nom de " Makwa kawi-inapid," " l'ours qui regarde." Quelques sauvages de Paskwa et de Picpot sont venus dernièrement me demander d'aller les instruire et de les préparer au saint baptême. Le R. P. Hugonnard a baptisé à Noël une de mes sauvagesses adultes de la réserve de Paskwa. Le R. P. Favreau est actuellement chez les Sioux, occupé à instruire et à préparer au baptême trois ou quatre sauvages ; il réussit aussi à faire des conversions parmi les Assiniboines.

J'ai été naguère appelé à la Montagne de Tondra, pour y visiter un jeune protestant dangereusement malade. J'ai parcouru pour cela soixante-dix milles ; cependant le malheureux, trompé par ses parents, lié par le démon du respect humain, a refusé de se convertir. Mais pour me consoler, Dieu m'a donné une jeune fille protestante, qui s'est envolée au ciel après le baptême.

Il y deux ans j'ai baptisé le père protestant de ce jeune homme qui m'avait appelé auprès de lui dans le but de suivre l'exemple paternel. La jeune sœur, ayant passé quelques mois à l'Ecole Industrielle, est morte, baptisée catholique, en prononçant ces belles paroles : " Marie, je vous salue,

Marie !.. ” J’ai raconté, dans un rapport à l’Œuvre Apostolique de Paris, les détails de la mort précieuse de cette jeune élue de Dieu. Placée ici à notre Ecole Industrielle, elle avait appris à aimer Marie. Etant tombée malade quelque temps après son retour dans sa famille, elle refusa de voir le ministre protestant et appela auprès d’elle une sauvagesse eatholique. Pendant sa maladie elle sollicita souvent sa vieille gardienne de lui répéter cette belle salutation à notre Mère : “ Je vous salue, Marie !.. ” Maman, maman, lui disait-elle, dis donc tout haut cette prière que j’ai apprise à l’Ecole Industrielle : “ Kit atamiskatin, Marie !.. Je vous salue, Marie ! ” Et ma sauvagesse, à genoux près de l’enfant, récitait le chapelet en langue crise, en présence des parents protestants de la malade. Alors cette enfant de Marie, comme ravie de joie et de bonheur, les mains croisées sur la poitrine, redisait avec sa gardienne cette prière à Marie : “ Kit atamiskatin, Marie !.. Je vous salue, Marie ! ” Tous les jours et souvent la nuit, l’enfant renouvela la même demande auprès de sa gardienne, et ainsi ensemble elles prièrent la Vierge Immaculée, le secours et la consolation des affligés. Enfin l’heure du départ pour le ciel arriva ; baptisée secrètement par ma bonne vieille Sauteuse, elle ne cessa de répéter durant les dernières heures de sa vie : “ Ma mère, ma mère, ah ! qu’elle est belle, qu’elle est belle cette prière que tu récites ! Allons, récite-la encore. ” Et sa gardienne de dire à la fin, presque continuellement : “ Kit atamiskatin, Marie !.. Je vous salue, Marie ! ” Et l’enfant toute ravie, transportée et hors d’elle-même, pour ainsi dire, les mains élevées au ciel, dit : “ Papa, papa, voilà la bonne prière, voilà la prière qui conduit au ciel. Allons, toi aussi, prie avec nous, dis cette belle prière : “ Je vous salue, Marie !.. ” Et ainsi elle quitta la terre, redisant sans cesse : “ Je vous salue, Marie ! ”

Ce fait m’a été ainsi raconté par les parents protestants et la gardienne de l’enfant. Un an après son père m’appela auprès de lui, reçut le baptême et les derniers sacrements pour mourir de la mort des justes. Vous comprenez combien j’ai été affligé de ne pouvoir procurer la même faveur divine au fils de ce père et au frère de cette élue du Seigneur.

Vous le constatez, mon Révérend Père, l’ouvrage ne me

manque pas. Mon ministère est partagé entre les réserves qui composent mes trois centres de mission : Paskwa, (à 70 milles de Qu'Appelle), Lac Croche, (à 60 milles de Qu'Appelle), et Montagne de Tondre. Ces trois centres de mission me donnent une douzaine de réserves et quelques autres postes. Je les visite assez régulièrement, et pendant mes visites, qui durent trois ou cinq semaines, je m'installe au centre de ces missions, où j'ai une église. De là je circule, pendant la semaine, dans d'autres réserves. Durant ces visites, toujours trop courtes, il me faut préparer les enfants à la première communion, instruire et préparer au baptême les catéchumènes, visiter l'école, courir auprès des malades, exhorter les païens à se convertir, parlementer avec les sauvages pour amener les enfants à notre Ecole Industrielle, si nous ne possédons pas d'école dans ce centre. En un mot, mon Révérend Père, en mission il nous faut être un peu de tout. Ainsi, tantôt je me fais homme d'écurie, tantôt fameux cuisinier, tantôt gros bucheur et tantôt professeur de catéchisme ; un jour je suis l'écrivain, le notaire des sauvages ; le lendemain je deviens juge de leurs différends. Et avec tout cela je tâche d'avoir l'air d'un homme de la prière, d'un religieux Oblat de Marie Immaculée. Le R. P. Adélard Chaumont, bras droit de notre R. P. Vicaire, fait l'office de Père Curé à Saint Laurent, Lac Manitoba.

Le R. P. Siméon Perreault est venu ici nous aider pendant l'absence de R. P. Magnan, notre délégué ; il est très heureux et plein de bonne volonté.

Soyez indulgent, mon Révérend Père, je pars cette semaine ; j'écris à la hâte, *currente calamo*. Je vous prie de vouloir bien prier pour mes missions et pour moi. Faites prier nos chers novices.

Daignez agréer mes sentiments de respect et d'affection sincères. Mes saluts affectueux à tous les bons habitants du Noviciat.

Votre ancien novice,

THÉOPHILE PIERRE CAMPEAU, Ptre, O. M. I.

MISSION STE-CROIX.

KOSORIFFSKY, ALASKA, 20 Janvier 1892.

Journal des Sœurs de Ste-Anne, missionnaires à Kosoriffsky (Alaska,) adressé à leur Révérende Mère Supérieure et à toutes les Sœurs de leur Communauté.

RÉVÉRENDE MÈRE ET BIEN CHÈRES SŒURS,

C'est encore à moi que revient cette année le plaisir de vous écrire le journal. Je ne m'y attendais guère et vous non plus sans doute. Ma Sr M. Prudence en avait été chargée tout d'abord, et je ne me dissimule pas qu'elle vous eût beaucoup plus intéressées que je ne le puis faire. Son enthousiasme de jeune missionnaire vous eût exprimé, dans un langage neuf et tout plein de feu, ses émotions et ses joies, et vous eussiez suivi d'une manière plus sensible, j'en suis convaincue, les scènes variées de notre vie mi-sauvage. Mais malheureusement pour vous, ses occupations auprès des enfants, ses études de langues, etc., etc., absorbent tous ses loisirs. Comme je suis pour ainsi dire en repos et que la rédaction de mes notes journalières ne fera qu'adoucir ce repos, je me mets à l'œuvre avec grande satisfaction, sollicitant d'avance toute votre indulgence.

Mon premier mot, ma Révérende Mère et mes chères Sœurs, sera pour vous dire que nos trois nouvelles collaboratrices sont en bonne santé, très-heureuses, très joyeuses, acclimatées je dirais, et déjà faites aux usages du pays. Nous remercions le bon Dieu, ma Sr Supérieure, ma Sr M. Pauline et moi, de nous avoir donné des compagnes si courageuses et si vertueuses, dont la présence répand tant de charmes sur notre vie et la renouvelle en quelque sorte.

Au moment où je commence à vous écrire, nous sommes en janvier, et encore, par conséquent, à l'époque des souhais. Vous me permettrez donc tout d'abord, Révérende Mère et bien chères Sœurs, de vous exprimer les vœux que nous avons formés pour votre bonheur aux pieds du St Enfant Jésus: grâces, bénédictions, lumières, santé, joie,

voilà ce que nous avons demandé pour la communauté et pour chacun de ses membres en particulier ; c'est surtout à cette heure que nous sentons toute la force et toute la douceur des liens qui nous unissent.

Je remonte maintenant jusqu'au mois de juillet 1891, époque de l'arrivée de nos chères Sœurs M. Zéphirin, M. Prudence et M. Angilbert. C'était le 19 juillet, après trois longues années d'attente, que nous arrivaient ces chères collaboratrices. Impossible de vous rendre nos émotions, de vous exprimer la joie que nous avons ressentie dans cette nuit bienheureuse où nous avons pu nous dire avec certitude que de nouvelles compagnes allaient enfin s'associer à nos travaux et à notre exil ! A 2 heures du matin, le sifflet du bateau se fait entendre dans le lointain, en un moment nous sommes sur pied avec les enfants, et tous ensemble nous courons plutôt que nous ne marchons vers le rivage. Nous étions encore à quelques pas du quai, lorsque le bateau passa devant nous laissant apercevoir nos chères nouvelles compagnes que nous saluâmes avec une joie impossible à décrire. Un instant après, nous étions dans leurs bras, confondant nos larmes avec les leurs : nos vœux étaient enfin exaucés ! Ce n'était pas une illusion, cette fois. Nous nous hâtâmes de retourner au couvent, emportant pour ainsi dire nos chères nouvelles arrivées. Nous nous rendîmes tout d'abord à la chapelle afin de déverser le trop plein de nos cœurs. Il pouvait être 4 heures du matin. Il nous fallut ensuite laisser pour quelques instants nos chères Sœurs afin de nous occuper de nos enfants qui devaient subir leurs examens ce matin-là même. Bientôt nous arriva Monsieur Greenfoste accompagné des Révérends Pères Jésuites. Sur les 6 heures, tout était déjà fini ; nous prîmes notre déjeuner ensemble, toutes surprises de nous trouver six sœurs à table. Comme nous étions heureuses !—Ma Sr Marie Prudence vous a raconté le petit méchant tour que nous leur avons joué à ce premier repas, et vous savez comme elles se tirèrent bravement toutes trois de cette dure épreuve. A 7 heures, le Rd. Père Rogaru vint nous dire la messe. Là encore coulèrent bien des larmes, mais que de bonheur dans ces larmes ! Le *Magnificat*, expression de notre vive reconnais-

sance, s'éleva vibrant de nos cœurs, et les échos le redisant à la solitude environnante, portèrent au loin notre gratitude et notre joie.

Que vous dire des douces causeries qui se partagèrent les jours suivants ? Vous savez si les heures s'écoulaient rapidement en parlant de vous toutes, de notre chère maison-mère et de tout ce que nous avons laissé. Cependant nos chères nouvelles compagnes manifestèrent le désir qu'elles avaient d'exercer leur zèle afin de nous soulager dans nos fatigues, et ma Sr Supérieure, condescendant à ce vœu de leurs âmes généreuses, voulut bien nous donner nos offices. Ce fut une réunion presque imposante : figurez-vous nous voir toutes les six en grande tenue et recevant nos emplois pour l'année. Notre petite communauté de Ste Croix n'avait jamais vu si grande solennité.

Dès le lendemain, chacune se rendit gaiement à son poste plutôt pour se préparer à ses fonctions à venir que pour les exercer, car nous étions encore assez peu avancées dans les vacances, dans l'étude de la langue. Il est vrai que nous avons toujours les enfants avec nous, mais en vacances, nous ne leur faisons que très peu de classe, tout juste ce qu'il faut pour les empêcher d'oublier. Le reste du temps, nous les employons à la couture, au raccommodage de leur linge et autres travaux de la maison.

La belle fête de Ste Anne nous trouva bien réjouies. Nos chères nouvelles compagnes nous arrivaient précisément le jour où nous commençons la neuvaine préparatoire à cette fête par excellence. Ce fut un jour de douces réminiscences pour nous en particulier, voyant notre petite communauté agrandie de moitié ; il nous semblait être plus près de notre chère mère-maison. Ma Sr M. Pauline avait fait son possible pour nous préparer un vrai dîner de fête ; elle s'était plu à étaler sur la table un peu de tous les produits du jardin, de sorte que nous avons une variété de légumes telle qu'on n'en trouve pas plus même à Victoria : choux, navets, carottes, petits pois, salade, etc., etc.

Le 15 août, fête de l'Assomption, fut une double fête chez les RR. Pères. C'était l'émission des vœux perpétuels du Rév. Père Brabant, ce même bon Père qui, à notre profession, ma

Sr M. Pauline et moi, s'était donné la peine de composer des cantiques en français pour la circonstance. En justice nous devons faire effort pour lui rendre la pareille; nous le comprimés bien et nous tâchâmes, non pas de composer des cantiques, mais du moins de chanter de notre mieux ce que nous possédions de plus beau dans notre répertoire. Notre chère Sr M. Zéphirin rehaussa le tout par son accompagnement à l'harmonium. C'était beau selon nous; mais ce qu'il y a de certain, c'est que nous n'avions jamais rien fait de si bien, ni pour le chant ni pour la musique. A la communion du prêtre, le Rév. P. Brabant, placé sur un prie-Dieu spécial, s'approcha de l'autel et prononça ses derniers vœux; ensuite il reçut la Ste Communion, car les RR. Pères Jésuites ne disent pas la messe le jour de leur profession. Trois de nos enfants, deux garçons et une fille, communiaient pour la première fois à cette même messe. Après l'instruction et l'action de grâce que le Rév. Père Tosi fit lui-même à haute voix, tous sortirent processionnellement de la chapelle, et nous reçumes la bénédiction du nouveau profès.

La profession religieuse, l'expression de bonheur qui brillait sur la figure du bon Père, la première communion de ces pauvres déshérités de la nature étaient autant de spectacles qui nous parlaient des joies du ciel; mais on ne s'en tint pas là. Sur le soir, le Rév. Père Judge voulut bien nous donner l'instruction sur l'Assomption de la Ste Vierge.

Encore un petit incident de nos joyeuses vacances, et j'arrive au mois de Septembre. Le bateau "St. Michel" devant descendre à Nulato pour le service des RR. Pères, nous eûmes la pensée, ma Sr M. Pauline et moi, de profiter de l'occasion pour visiter ce village indien d'où nous vient la presque totalité de nos enfants. Ma Sœur Supérieure aussi bien que les RR. Pères ayant donné les mains à notre projet, nous nous embarquâmes munies de provisions pour 8 à 10 jours. Deux de nos petites filles, Anna et Paula nous accompagnèrent en recompense de leur excellente conduite. Cinq petits garçons qui méritaient également récompense, jouirent du même privilège. Après quatre jours de marche nous arrivions à Nulato. Le R. Père Robaut qui dirigeait l'excursion nous conduisit d'abord à l'habitation des RR.

Pères, puis à la petite chapelle que nous trouvâmes remplie d'Indiens qui chantaient le chapelet dans leur langue, comme font les enfants chez nous.

Ces sauvages sont un peu moins durs que ceux de Kosoriffsky ; cependant le bien s'opère lentement parmi eux : il est extraordinairement difficile de leur ôter toutes ces idées de superstitions qui forment comme le fond de leur caractère. Le Rév. Père Rogaru qui travaille auprès de ces pauvres gens et qui désireraient tant avoir des Sœurs, aurait voulu nous garder. Les Indiens eux-mêmes demandent des Sœurs ; mais le Rév. P. Tosi leur a dit au printemps dernier qu'ils n'en auraient pas tant qu'ils ne seraient pas plus dociles. Nous passâmes une bonne partie de la journée à visiter les camps sauvages afin de voir les parents de nos enfants, et le lendemain, sur les 9 hrs A. M., nous reprîmes la route de Kosoriffsky. Le bateau s'arrêta à différents postes, soit pour achat de poisson, soit pour donner aux Indiens la facilité d'entendre la messe qui se disait à bord chaque jour. Ainsi, le retour fut long, mais nullement désagréable, je vous l'assure. Nous ne voyagions pas dans le bateau proprement dit, mais dans une petite barque remorquée par le bateau, ce qui, vous le comprenez, rendait notre condition des plus heureuses. Nous étions là seules, parfaitement tranquilles, n'ayant qu'à contempler le Ciel et à jouir de la belle nature qui se déroulait sous nos yeux.

1er Septembre.—Il s'agissait de prendre possession de nos offices dans toute leur étendue. Nous avions 76 élèves présentes. Nos chères nouvelles compagnes ont trouvé ample matière à exercer leur zèle et d'autant plus qu'elles eussent voulu prendre toute la charge pour elles-mêmes afin de nous laisser en repos. Elles sont admirables de courage et de générosité au milieu des épreuves de tous genres. D'abord, dès les commencements, les maringouins et les puces leur ont livré de terribles assauts ; mais elles en ont pris bravement leur parti. Après cette souffrance dont vous n'avez pas d'idée, sont venus les ennuis non moins grands des pluies. Je vous laisse à penser ce qu'il advient de nos maisons couvertes en terre, après trois ou quatre jours de grosse pluie. L'eau finit par pénétrer le toit, et nous sommes là à la belle étoile, com-

me on dit, avisant sans cesse lès quelques coins qui promettent encore un peu d'abri. Le toit de la vieille maison a été si endommagé qu'il a été urgent de le renouveler, et pendant ces temps malheureux nous avions à faire la cuisine si bien à la pluie que le poêle en était éteint parfois. Les imperméables, que le Rév. Père Barnum a donné à nos Sœurs durant leur voyage, leur ont bien servi, je vous assure. Bientôt, je l'espère, toutes nos pièces de logis seront couvertes en bardeau et nous n'aurons plus à craindre les inondations. Déjà nous sommes passablement protégées contre le mauvais temps, car nous n'avons plus qu'un côté de maison dont le toit ressemble aux nids d'hirondelles.

Le 3 septembre, nous arrivaient enfin les valises des Sœurs : ces chères valises que nous avons tant désirées ; ça été tout une fête que de les recevoir. Il nous a fallu une après-midi tout entière pour en explorer une jusqu'au fond. Que de belles et bonnes choses pour nous, pour les enfants et pour le service de la mission ! Ah ! si vous aviez pu y renfermer vos cœurs, Révérende Mère et bien chères Sœurs, vous l'eussiez fait sans doute. Mais que dis-je ? n'étaient-ils pas là, vos bons cœurs ? Oh ! oui, chaque objet nous répétait bien haut votre affection, votre souvenir. Que ne puis-je vous exprimer combien nous avons été sensibles à tant de bontés, à tant d'attentions : plusieurs fois je vis ma Sr Supérieure s'arrêter pour donner libre cours à ses larmes, puis elle disait : " Comme l'on pense à nous là-bas, comme l'on nous aime ! " Nous aussi, nous pensons à vous, bonne Mère et chères Sœurs ! nous aussi, nous vous sommes bien sincèrement et bien étroitement unies de cœur, d'affection et de prière ! et l'amour dont vous nous donnez des preuves si touchantes, semble donner un nouvel élan à notre reconnaissance et à tous les sentiments qui nous animent envers vous. Merci donc et merci mille fois au nom de ma Sr Supérieure et au nom de nous toutes.

Nos belles robes nous vont admirablement. Nous étions toutes fières de revêtir ces beaux costumes ; il y avait longtemps que nous nous étions vues si propres ; cependant nous vîmes avec regret qu'il manquait quelque chose à la toilette nouvelle. C'étaient des bonnets noirs. Ma Sr Supérieure plus

t. é
l.
si
l.
s.
h.
c.
e
1

avisée que nous, tourna et retourna si bien les habits qu'elle finit par découvrir les bonnets en question, qui, certes n'avaient pas été oubliés. Elle les prit et les garda en secret pour nous les remettre plus tard.

En Alaska, où l'été est de si courte durée, nous commençons à ressentir les inconvénients du froid dès le mois de septembre et quelque fois plus tôt. Vers la fin de juillet, nous avons ordinairement des jours assez chauds. Nos Sœurs nouvellement arrivées nous ont dit avoir plus souffert de la chaleur ici dans ces quelques jours que lorsqu'elles étaient à Victoria.

9
1
3

Le lavage du linge, que nous faisons dans le hangard durant l'été, nous revient dans la maison à la saison froide, ce qui n'a pas été une petite misère cette année à cause du grand nombre d'enfants que nous avons eu.

La première neige nous est tombée le 11 octobre et le 18 du même mois le Yukon était déjà couvert de glace. Cette neige dura peu ; mais la glace demeura. C'est la première fois que nous voyons la rivière gelée avant que la neige recouvre la terre.

Le 10 sept., le Rév. Père Tosi partait pour un voyage à la côte : il s'agissait de choisir l'endroit le plus convenable pour l'établissement de notre mission nouvelle. Le bon Père revint au mois d'octobre sans avoir pu fixer son choix.

Exquinox, qui avait été proposé tout d'abord, n'est guère un lieu propre au nouvel établissement, pour la raison que les voies de communication sont trop difficiles pour ne pas dire impossibles. On croit que l'endroit le plus avantageux est Kuskakuwim, mais il n'y a encore rien de décidé.

Le 12, arrivée du Rév. Père Muset, missionnaire de la côte ; il revenait avec le frère Rosati et deux Indiens de la tribu qu'il évangélise : les Malemuts. Il vint nous faire visite et il nous dit qu'il avait été 29 jours en route pour venir à Kosoriffsky. Le dimanche suivant, le Rév. Père chanta la grand'messe et prêcha en Malemut qui est la langue d'une vingtaine de nos enfants. Nous ne comprenions pas ; mais nous voyions qu'il y avait beaucoup de vie dans le sermon. Ce bon Père Muset est le type français le mieux caractérisé que j'aie vu. Les deux indiens, compagnons de voyage du

Rév. Père, étaient là présents et, avec un sans-gêne qu'on ne s'explique que lorsque l'on vit près des sauvages, les voilà qui commencent à répliquer au sermon et cela aussi simplement que s'il se fut agi de la chose la plus ordinaire. Le Rév. Père leur dit bien doucement de ne pas parler ainsi, et nos deux indiens, parfaitement dociles, se turent aussitôt.

Le 14 sept., Exaltation de la Ste Croix et fête patronale de notre petite mission qui possède une belle et précieuse relique de la vraie croix. Le Rév. Père Tosi partant pour Alaska avec Mgr. Seghers reçut cette relique de Mgr Lootens, à la condition que la première mission Alaskasienne porterait le nom de Ste Croix. Elle est exposée toute la journée à notre vénération. Le soir du même jour, nos chères Sœurs Supérieure, M. Prudence et M. Angilbert entraient en retraite ; elle leur fut prêchée par la Rév. Père Muset, en français bien entendu.

Le 2 octobre, grand congé pour toute la maison. Nos chères nouvelles compagnes nous entretiennent de notre Rév. Mère de l'Ange Gardien et de toute la communauté. Ce fut le sujet de conversation de toute cette journée. Permettez-moi de vous dire, ma Révérende et bien chère mère, que votre souvenir qui a embelli pour nous la fête des SS. Anges, nous est toujours une joie et un encouragement dans nos sacrifices. Nous prions Dieu de vous bénir tout particulièrement et pour cela nous lui offrons bien volontiers nos travaux et tout ce que notre mission renferme de peines et de souffrances.

Je ne veux pas omettre de vous dire que le mois du St Rosaire nous a donné la faveur de la bénédiction du St-Sacrement, tous les jours.

Novembre.—Je n'ai pas besoin de vous dire que déjà à cette époque nous étions dans le fort de l'hiver. Le froid est excessif cette année ; novembre, décembre et une partie de janvier nous ont apporté les plus grands froids que nous ayons éprouvés depuis que nous sommes en Alaska. Le thermomètre a constamment marqué de 25 à 45 degrés sous zéro. Le mois de janvier s'est montré un peu plus clément, cependant il s'est rencontré des journées très dures, tellement qu'avec un grand feu et nos châles sur les épaules, nous

grelottions dans la maison. Ma Sr M. Pauline gardait son *parly* pour faire la cuisine.

En la fête de la Toussaint, le Rév. Père Muset entrait en retraite à son tour pour se préparer à l'émission de ses vœux finals ; il prêcha en même temps pour le Rév. P. Judge et quatre frères aussi en retraite. Depuis la retraite qu'il a prêchée à nos Sœurs, ce bon Père Muset a continué de nous faire des instructions tous les 15 jours.

Quel zèle et quel dévouement dans ce Père ! tout en lui reflète la sainteté ; sa modestie, ses paroles, son affabilité, tout nous prêche l'amour de Dieu et des âmes.

Le 9 nov., anniversaire de baptême de notre chère Sr Supérieure ; grande fête par conséquent. Il fallait entendre la musique, le chant, les adresses des garçons et des filles ; puis à la chapelle une belle parure comme Alaska n'en avait jamais vu de semblable. Notre petit autel paraissait tout souriant sous ses touffes de Quatre-Saisons aux couleurs variées. Ma Sr Supérieure en était dans l'admiration et nous avec elle. Cette jolie parure si réjouissante et si fraîche avait été préparée dans le secret par notre bonne Sr M. Prudence. Il y eut chant à la messe et communion générale des enfants. Après l'action de grâces que ma Sr Supérieure fait toujours tout haut pour les enfants, le Rév. Père Tosi, qui était venu nous dire la messe ce matin-là, parla d'une manière bien touchante. Il s'efforça de faire comprendre aux enfants combien le bon Dieu les avait aimés en leur donnant une si bonne Mère dans la personne de ma Sr Supérieure ; il leur fit toucher du doigt, pour ainsi dire, la différence entre les mères qu'ils ont laissées et celles qui se dévouent ici à leur instruction et à leur bonheur, et il les engagea à reconnaître cette protection visible de la Providence sur eux et sur leurs familles. Comme c'était fête extra, notre bon Père Tosi voulut bien prendre le déjeuner au couvent. Il félicita ma Sr M. Prudence de sa belle parure, ajoutant qu'il avait trouvé notre chapelle comme un vrai petit ciel. Cette journée se passa bien joyeusement et dans l'action de grâces, car vous n'avez pas oublié qu'à pareille époque, l'année dernière, notre chère Sr Supérieure était malade à la mort. Les enfants s'amuserent très bien aussi ;

ils reçurent, comme souvenir de la fête, des médailles, des crucifix, et, ce qui ne leur causa pas une moindre joie, ma Sr Supérieure leur distribua des bonbons que nous avait envoyés Mlle. Myers. Les garçons étrennèrent ce jour-là de jolis costumes que ma Sr Supérieure leur avait confectionnés elle-même.

J'arrive maintenant à la St Stanislas. En sa qualité de novice, ma Sr M. Angilbert était en droit de prendre grand congé ; mais, un congé toute seule, ce n'est pas très amusant. Alors notre bonne Sr Supérieure voulut bien se joindre à la chère novice en attendant que les autres Sœurs fussent libres.

Ma Sr M. Prudence avait fait une de ses plus belles parures et la statue de St Stanislas, posée sur un *élégant* piédestal (une boîte recouverte en tapisserie), ornait joliment notre chapelle et lui donnait un air de fête inaccoutumé. Le soir, ma Sr M. Angilbert revêtit le costume des postulantes, et moi celui des novices du voile blanc ; les autres Sœurs de leur côté transformant plus ou moins les genres de coiffures, nous eûmes bientôt une dame de St André de Bruges, une Sœur de St Charles, aussi de Belgique, une Sœur de la Congrégation, etc., etc. Il s'ensuivit une véritable pièce. Un cantique au saint Patron du jour termina la séance.

A côté de ces petites joies que nous ménage la Providence, se placent de temps en temps quelques épreuves ; la suite du mois de novembre nous en a apporté d'assez sensibles : notre chère Sr Supérieure a éprouvé des attaques de son ancienne maladie, ce qui l'a tenue arrêtée durant plusieurs jours. Nos Sœurs nouvellement arrivées ont souffert aussi jusqu'à garder le lit pendant une bonne quinzaine ; mais heureusement ce n'était rien de sérieux. Notre chère Sr M. Pauline, si faible toute l'année dernière, est bien mieux maintenant ; elle a pu reprendre sa charge de première cuisinière au mois de décembre ; c'est-à-dire qu'elle a changé de rôle avec ma Sr M. Zéphirin.

Nos préparatifs de Noël sont assez importants pour nous occuper la bonne partie de décembre, et ici encore c'est à notre chère Sœur Supérieure que revient la plus dure besogne. Outre la couture à laquelle elle se donne continuel-

lement, je puis dire, elle ne se dévoue pas moins à préparer les enfants au catéchisme, à les instruire et à les dresser de toute manière. Grâce à Dieu, son zèle n'a pas été sans résultats : ces chers enfants nous donnent beaucoup de consolation, ils sont vraiment dociles et, pour de pauvres sauvages, on ne saurait désirer rien de mieux. Ceux qui ont fait leur première communion s'approchent de la Sainte Table tous les quinze jours ainsi qu'aux fêtes de la Sainte Vierge. Tous nos baptisés se confessent régulièrement tous les mois. Les RR. Pères constatent avec nous que le bien se fait parmi ces pauvres enfants des bois ; ils nous disent souvent que nous ne saurions assez remercier le bon Dieu qui daigne bénir nos travaux d'une manière si visible. Et nous-mêmes, lorsque nous comparons l'état présent de ces enfants avec ce qu'ils étaient à leur arrivée ici, nous ne pouvons que rendre grâces au Ciel qui a bien voulu se servir de nous pour opérer un tel changement. Nous remarquons dans les enfants qui nous arrivent maintenant une plus grande facilité à prendre des habitudes de civilisation ; ayant sous les yeux les exemples des plus anciens, ils se façonnent très vite.

Je crois vous avoir parlé dans mon dernier journal d'une enfant qui avait tenté de désertir de la maison et que le Rév. Père Tosi nous avait ramenée en lui montrant d'une *manière bien sensible* qu'on ne déserte pas impunément. Cette pauvre enfant, assez docile d'ailleurs, mais qui ne se plaisait pas au couvent, avouait qu'elle ressentait une horreur invincible pour la Ste Messe et le catéchisme ; — ce qui prouve combien le diable fait effort auprès des petits aussi bien qu'auprès des grands pour les retenir dans les ténèbres de l'erreur et du vice. Je vous l'ai déjà dit, il y a peu à faire avec les Indiens de notre village. Les RR. Pères se donnent toute la peine possible, ils les accueillent, les invitent, les instruisent et les menacent parfois, mais tout est inutile : ces pauvres gens restent indifférents ; ils sont trop livrés à leurs passions et à leurs habitudes sauvages. Priez avec nous, s'il vous plaît, afin que le bon Dieu les éclaire et les convertisse.

Quelques jours avant Noël, les RR. PP. Tosi et Muset vinrent faire subir un examen à nos enfants, puis arriva le grand jour avec ses charmes toujours anciens et toujours

nouveaux. Nos chers enfants qui s'étaient préparés de longue main et de la manière la plus édifiante, firent la sainte communion à la messe de minuit, qui fut chantée dans la chapelle paroissiale avec diacre et sous diacre. C'était la première fois que nous voyions à Rosoriffsky une cérémonie aussi imposante. Le Rév. Père Judge, qui a un goût particulier pour orner les autels, avait merveilleusement réussi dans la représentation de la crèche. La grotte avec l'Enfant Jésus et les autres personnages avait un aspect charmant; de loin, on eût dit de belles statues et ce n'étaient que de simples cartons.

Des lumières artistement cachées derrière des touffes de mousse donnaient à tout l'ensemble cet air gracieux et champêtre qu'on aime à retrouver dans les représentations de l'étable de Bethléem. A la seconde messe du Père Tosi, les enfants chantèrent des cantiques en langue sauvage. C'est surtout à cette messe que nous eûmes un souvenir bien ardent et bien affectueux pour notre bonne Mère M. Anastasie. Puisse le doux Jésus avoir exaucé les vœux de notre reconnaissance et de notre amour filial!

Revenues au couvent, nous prîmes le petit réveillon d'usage et nous nous reposâmes un peu en attendant les autres messes que la matinée nous réservait encore. Nous eûmes la bénédiction à 1½ heure p. m. et sur les 4 heures, tout le monde était réuni dans notre belle maison neuve encore tout d'un plein pied; il s'agissait de faire la réception à *Santa Claus*. Les garçons lui chantèrent la bienvenue et la distribution de ses dons commença. Comme vous le pensez bien, les présents étaient proportionnés au mérite; quelques enfants reçurent de très jolies choses. Ma Sr Supérieure était assez bien pourvue d'objets de récompenses. Plusieurs dames de San Francisco, notre chère Mlle Myers en particulier, et même les bonnes sœurs de la Merci nous en avaient envoyé une bonne quantité. La Rde Mère Russell nous écrivait l'an dernier que plusieurs enfants avaient offert leurs étrennes à leurs maîtresses pour qu'on les fit parvenir aux petits sauvages d'Alaska. Si vous aviez vu la joie et le bonheur de nos pauvres enfants en présence de tant de choses attrayantes pour leur âge! *Santa Claus* n'oublia personne: les RR. Pères

même avaient leur *christmas*. Ma Sr Supérieure reçut un joli tapis que les enfants avaient travaillé sous la direction de ma Sr M. Prudence. Cette dernière reçut un *parky* ainsi que nos chères Srs M. Zéphirin et Angilbert. Quant à nous, ma Sr M. Pauline et moi, nous eûmes enfin nos bonnets noirs, ces bonnets dont nous avons tant regretté l'absence à l'ouverture des valises. Comme vous le pensez bien, nous avons attendu à Noël pour étrenner les belles robes que vous nous avez envoyées. Nos plus sincères remerciements à notre chère Sr M. Olier qui a si bien réussi dans la coupe de ces robes. Elles sont d'une bonne longueur et nous vont parfaitement sans que nous ayons eu besoin de donner un coup de ciseaux ; nous avons trouvé la soie pour les boutonnieres ainsi que les boutons et les agraffes. Nous avons été sensiblement touchées de tant d'attentions et de délicatesse.—Maintenant notre chère Sr Supérieure se trouve sans manteau ; elle a dû couper le sien pour nous faire des manches de robes ; j'ai oublié l'année dernière de vous demander de vouloir bien lui en envoyer un ; permettez-moi de le faire aujourd'hui et recevez d'avance notre reconnaissance.

Après le dépouillement de l'arbre de Noël, vinrent les joies du nouvel an. Dès la veille, les enfants offrirent leurs bons souhaits au Rév. P. Tosi ainsi qu'à ma Sr Supérieure, et tout cela avec les solennités ordinaires. Ces petites fêtes viennent rompre bien agréablement la monotonie de nos journées ; elles nous font du bien en nous élevant davantage vers Dieu, auteur de toute joie. Oh ! qu'il fait bon aimer ce bon Maître et nous savoir à Lui à tant de titres ! Puisse-nous l'aimer toujours de plus en plus et lui prouver cet amour par un accroissement de générosité à son service.

Le Rév. Père Tosi vint nous dire la messe le matin du jour de l'an et il voulut bien prendre le déjeuner chez nous. Après le dîner, nous reçûmes la visite des Rév. Pères Muset et Judge avec les quatre frères. C'était la première fois qu'ils venaient ainsi tous ensemble nous faire leurs souhaits de bonne année.

Dès le 2 janvier, nous recommençons nos classes, mais avec quelques changements. Maintenant que nous avons plus d'espace, nous pouvons séparer nos enfants en deux

camps. Ma Sr M. Prudence fait la classe aux garçons et ma Sr M. Zéphirin aux filles. Les garçons vont prendre leurs récréations et coucher chez les RR. Pères. Nous avons aussi beaucoup plus de commodité pour la cuisine qui a été transportée dans la maison neuve et qui se trouve ainsi agrandie de moitié. A côté de la cuisine est la procure, puis le réfectoire des Sœurs et une petite buanderie provisoire. Voilà le 1er étage de notre nouvelle maison qui mesure comme les autres 30x20. Le haut est complètement occupé par le réfectoire des élèves. Nous nous trouvons passablement à l'aise dans notre nouveau logis, mais aussi je ne puis vous dire combien nous étions à l'étroit avant d'en prendre possession. Ainsi donc à Alaska comme partout, on suit le progrès : ça va lentement, il est vrai, mais nous avançons. Nous qui avons vu notre pauvre mission dans ses débuts, nous constatons déjà de grandes améliorations. Dieu en soit loué, et qu'Il nous donne les moyens de continuer à faire quelque bien !

Comme nos appartements sont relativement petits, surtout le dortoir des enfants, nous nous ingénions pour y placer le plus grand nombre de lits possible. Ces lits sont à deux étages comme dans les bateaux ; les RR. Pères en ont à trois étages pour les petits garçons.

La fête des Rois, ce jour de la foi par excellence, nous apporte la consolation de voir dix de nos chers enfants recevoir le St-Baptême et deux autres faire leur première communion. Ce fut un bien beau jour pour les RR. Pères et pour nous. Que Dieu est bon de bénir ainsi nos humbles travaux ! Ce même jour, ma Sr M. Pauline, ma Sr M. Zéphirin et moi nous entrions en retraite. Le Rév. Père Muset voulut bien prêcher encore une fois. Quelle bonté de la part des RR. Pères de se donner la peine de prêcher deux retraites dans l'année pour *six sœurs*. Nous sommes bien privilégiées vraiment et nous aurions un grand compte à rendre si nous ne travaillions pas sérieusement à nous sanctifier. Notre retraite terminée, notre bon Père Muset laissait la mission pour aller visiter les Indiens de la côte. Il était souverainement pénible de le voir partir au plus fort de l'hiver, seul, avec son traîneau et ses chiens. Il ne fallait rien moins que le courage de

cet homme intrépide pour entreprendre un pareil voyage. Mais rien n'arrête son ardeur : ni les difficultés du chemin, ni l'état souffrant et maladif dans lequel il se trouve, c'est un autre saint Frs-Xavier, et je pourrais ajouter, tous nos RR. Pères sont autant de Frs-Xavier ; lorsqu'il s'agit du salut des âmes, leur zèle ne connaît plus de bornes ; ils iraient au-delà des enfers pour en sauver une seule comme il est dit dans les exercices de St Ignace.

A peu près dans le même temps, le Rév. Père Judge tomba dangereusement malade et, quelques jours plus tard, le Rév. Père Tosi, puis notre chère Sr Supérieure elle-même. C'était vraiment bien des épreuves à la fois ; nous ne savions trop que devenir ; heureusement que les uns et les autres se sont rétablis assez promptement. C'est le Rév. Père Tosi qui a le plus souffert et le plus longtemps. Sa maladie était quelque chose que je ne puis guère expliquer ; il avait la gorge très enflée au dedans et au dehors ; sa langue est devenue tellement grosse qu'elle se fendait ; il ne pouvait ni parler ni rien avaler. Nous avons bien craint que ce bon Père ne nous laissât pour un monde meilleur ; mais le bon Dieu a eu égard à nos prières et il nous a conservé ce saint missionnaire.—Andrew, notre premier garçon de Nulato, celui qui avait été baptisé par Mgr Seghers, a été pris de maladie à son tour, mais le pauvre enfant ne s'est pas relevé, comme vous avez dû l'apprendre. Après des souffrances qu'il a endurées avec beaucoup de patience, à la grande édification des autres enfants, il est mort au commencement de février, entouré des bons Pères qui lui ont prodigué tous les secours que l'église accorde aux mourants. Il était âgé de 14 ans. Sa mort est une perte pour les RR. Pères qui comptaient sur cet enfant pour en faire un excellent interprète des missionnaires ; il comprenait bien son catéchisme et il était rempli de zèle pour la conversion des Indiens. C'est lui qui a fait le croquis que vous avez vu de la maison des Rév. Pères et de la nôtre.

6 février.—Retour inattendu du Rév. Père Muset. La misère et la maladie l'ayant empêché de poursuivre plus loin qu'à Quiskey Quim, force lui fut de revenir après une course de trois semaines environ. Il a passé sept nuits de-

hors dans la neige, seul, très-malade et par un froid de 40 à 50 degrés. Souvent les chiens refusaient de marcher ; alors il était obligé de tirer le traîneau lui-même, et lorsqu'il n'en pouvait plus, s'attendant à mourir d'épuisement et de froid, il s'asseyait dans la neige. Il a dû laisser ses chiens à Plymouth d'où il se rendit à Kosoriffsky à pied (25 milles de marche). S'il n'a pas péri de froid et de misère, il croyait bien le devoir aux prières qui avaient été faites à son intention. Il était méconnaissable, le pauvre Père.

8 février.—Petite récompense pour les enfants qui ont mérité leurs bonnes notes. Comme vous le pensez bien, nous avons besoin de profiter de tous les moyens à notre disposition pour stimuler l'ardeur de nos pauvres enfants qui sont, comme tous les sauvages, apathiques et paresseux. Aujourd'hui donc, ceux dont la conduite a été irréprochable sont réunis à une table particulière au réfectoire ; on tâche de les mieux servir qu'à l'ordinaire, et devant eux est placée une inscription qui rappelle ce que leur a valu leur docilité : "Grande fête." Notre bon Père Tosi est à peu près revenu de sa grande maladie. Sa langue, un peu moins raide, lui permet d'articuler passablement. Nous avons bien des actions de grâces à rendre au bon Dieu de l'avoir conservé. La vie du bon Père a été réellement en danger. Il est à peine sur pied et le voilà déjà qui entreprend ses courses d'évangélisation. Quel courage et quel zèle des âmes ! Espérons que St-Joseph nous le ramènera sain et sauf de son voyage à la côte.

Avec le mois de mars nous arrivent la joie et l'espérance ; le froid diminue, nos journées deviennent un peu plus longues et nous nous sentons renaître à la vie. Nous avons la bénédiction du St-Sacrement tous les jours pour le mois de St-Joseph. Nous attendons beaucoup de la bonté de ce Saint Protecteur et Père ; nous avons tant besoin de son assistance pour accomplir le bien que Dieu demandera de nous d'ici à la fin de l'année. Nous prions et nous faisons prier nos élèves. Ces chers enfants répondent très-bien, nous ne saurions dire autrement, aux soins que nous leur prodiguons. Le 1er vendredi de mars, tous ont fait la Ste-Communion en l'honneur du S. Cœur de Jésus, et ils nous ont

fait entendre de jolis cantiques au S. Cœur en langue indienne.

Le 10 : anniversaire de Baptême de ma Sr M. Prudence. Ma Sr M. Pauline nous prépare un dîner extraordinaire pour la circonstance. Nous nous amusons bien gaiement en famille. Cette chère Sr M. Prudence est très occupée de ce temps-ci à faire des lis pour la chapelle; elle profite pour cela de tous ses moments libres, se faisant aider autant que possible par les plus adroites de nos enfants. L'ouvrage est déjà joliment avancé et elle espère le finir bientôt. Ma Sr Supérieure de son côté achève les 40 robes qu'elle avait entreprises pour les enfants. Nos plus grandes filles ont aidé à confectionner tout ce linge et la plupart réussissent très bien.

19 mars.—Grande fête de St Joseph. Nous nous rendons à la chapelle paroissiale pour la messe de 6½ heures, à laquelle nous faisons la sainte communion; sur les 9 heures nous avons la grand'messe au couvent. Ce jour est avant tout une fête de prières; nous devons tant à St Joseph pour ses bienfaits passés, et nous avons si grand besoin de son assistance pour l'avenir. Une de nos enfants qui a souffert du mal d'yeux toute l'année et qui ne voyait que d'un œil venait nous dire tout heureuse, au soir de ce jour: "Ma Sœur, je suis guérie, je vois très-bien de mes deux yeux." Ça été en effet une guérison véritable.

Si je puis dire que la joie et l'espérance commencent à renaître avec le mois de mars, ces sentiments sont encore plus accentués lorsque nous saluons le mois d'avril. C'est ici surtout que nous pensons aux nouvelles collaboratrices que la divine providence nous adjoindra dans le courant de l'année. Déjà nous comptons les quelques mois qui nous séparent de l'arrivée de ces chères Sœurs, car nous supposons qu'elles sont nommées à l'heure qu'il est.

La mort de notre petit André a été le sujet de bien des commentaires parmi les sauvages d'ici, et même parmi les tribus éloignées. On disait que les enfants se mouraient de froid et de faim dans notre maison. Le père d'une de nos enfants (un blanc) vint de Quiskey Quim afin de voir par lui-même ce qui en était, bien décidé de ramener sa fille, s'il

était bien vrai qu'elle eût tant à souffrir dans la maison des Sœurs. Il fut bien agréablement surpris de voir sa fille si bien portante et n'ayant pas le moindre désir de laisser le couvent. Il retourna chez lui très content, se promettant bien de détromper tous ceux qu'il verrait dans la même erreur. En venant à Kosoriffsky, il avait emmené deux autres de ses enfants dans l'intention de nous les laisser, s'il trouvait que les rumeurs, dont il a été question plus haut, fussent mal fondées; mais le prêtre russe qui est à la tête de la petite bourgade de Quiskey Quim a gardé les enfants et les a cachés de peur qu'ils ne soient instruits dans la religion catholique. Comme ce prêtre a beaucoup d'influence sur les sauvages et les autres habitants de la place, notre individu n'a pas osé insister; mais une autre fois, il viendra directement ici sans s'arrêter à l'église russe.

A quelques jours de là, deux hommes et deux femmes nous arrivaient d'un des villages près de Nulato; se mourant presque de faim chez eux, ils venaient chercher cinq de leurs enfants dont l'une, âgée de 13 ans, devait se marier afin de pouvoir par là faire vivre toute la famille. L'une des femmes, qui n'avait pas l'air doux, je vous assure, disait à ma Sr Supérieure: "Je me battrai avec vous, tant que vous ne me laisserez pas amener cette enfant. Mais elle eut beau crier, vociférer, tout son tapage ne servit de rien; pas une des enfants ne voulut partir; elles déclaraient hautement en présence du Rév. Père Judge et d'un grand nombre d'Indiens du village qu'elles ne voulaient pas retourner chez leurs parents. Bien entendu que ma Sr Supérieure les avaient laissées parfaitement libres. La vieille était exaspérée au dernier point, mais elle fut obligée de retourner comme elle était venue. La deuxième femme nous répéta à peu près la même scène pour avoir sa fille que nous avions emmenée ici l'été dernier, ma Sr M. Pauline et moi, lorsque nous revenions de Nulato. Elle nous l'avait confiée alors très volontiers, de crainte qu'elle ne mourût comme ses autres enfants ou qu'elle ne fût prise par les mineurs. Elle ne voulut pas me donner la main parce que, disait-elle, j'avais emmené dans les bois l'esprit de son autre fille malade dans le temps et qui mourut peu après. Furieuse, elle aussi, de ce

que sa fille refusait de la suivre, elle lui dit : "Si tu ne consens pas à revenir avec moi, je me tue ;" et le lendemain, en effet, elle nous arriva avec un grand couteau. L'enfant, qui connaissait bien sa mère, se décida enfin à partir : elle pleurait à chaudes larmes en nous laissant, promettant de revenir si jamais elle en avait la facilité. C'était vraiment épouvantable de voir ces deux femmes ; vous avez là une idée de la sauvagerie et de la cruauté de ces êtres misérables. Lorsque le traîneau qui emportait notre pauvre petite vint à passer devant l'externat, toutes les élèves se précipitèrent dehors, leur livre à la main, et ma Sr M. Zéphirin, qui faisait la classe, se trouva seule avant de pouvoir comprendre ce qui se passait. Voilà le point de civilisation qu'atteignent actuellement nos Indiens de Kosoriffsky. Oh ! priez avec nous, s'il vous plaît, ma Révérende Mère et mes chères Sœurs, pour la conversion de cette nation si rebelle et si indocile. Les RR. Pères se donnent tant de peine pour leur faire comprendre la vérité et ils demeurent toujours les mêmes n'ayant d'autres aspirations que celles des brutes. Lorsqu'on leur parle de leur âme, du ciel, etc., etc., ils demandent s'ils auront de quoi manger en abondance dans le ciel... c'est-là toute leur inquiétude. Pauvres êtres ! comme ils font pitié !

Le printemps est la saison de la maladie pour nos enfants ; à part ce temps-là, ils sont tous bien portants. Le mal que nous avons surtout à combattre, ce sont les scrofules. Nous ne manquons pas de prier St Roch afin qu'il nous préserve des maladies contagieuses, et nous prenons tout le soin possible de ces chers enfants. Un jour, après le blanchissage, j'avais préparé une tisane pour les enfants qui avaient lavé, ma Sr M. Zéphirin la leur servit lorsqu'elles furent toutes au lit. Notre petite Maria, âgée de 3 ans, voyant cela, voulu aussi avoir de la tisane. "Mais vous n'avez pas lavé", lui dit ma Sr M. Zéphirin. "Oui, reprit ! petite, je me suis lavé la figure et les mains ce matin." Il fallut lui donner sa petite part, la chère finette. Cette enfant est la nièce de Tatiana Romanoff.

Plusieurs des plus petits sont très intelligents et fins, comme on dit. Un petit garçon, âgé de 4 ans, regardant ma Sr M. Zéphirin, lui dit tout surpris : "Ma Sœur, je me vois dans

vos petites fenêtres ” : il voulait parler de ses lunettes. Une autre fois, comme ma Sr Supérieure voulait le punir pour une petite malice qu’il avait faite, il se lève et se dressant devant elle, il lui dit d’un ton assuré : “Je vais le dire au Père Tosi et il te battra.” Quelques jours après, il disait chez les Pères que la grande Supérieure était un méchant garçon. Ce cher enfant est dans la classe de ma Sr M. Prudence et il est plein de talent. Ma Sr Supérieure lui demandait un jour où est le bon Dieu ? Après avoir un peu réfléchi, il répondit : “Je pense qu’il est dans les bois à ramasser des bluets.

Dimanche des Rameaux. La chapelle paroissiale ayant eu besoin d’être réparée, les offices de l’Eglise se sont faits durant un certain temps au couvent dans la classe des filles. Maintenant les réparations sont finies et les choses sont revenues à l’ordre. Nous sommes toutes réjouies de voir la chapelle si blanche et si propre. Ce qu’il y a de plus beau, ce sont les stations du chemin de la Croix que nous n’avions pas vues depuis 4 ans. Quand en aurons-nous, nous aussi, dans notre chapelle ?—Les cérémonies de la semaine sainte se font aussi solennellement que possible. Tous les soirs à 7 hres, nous avons le chemin de la Croix à la chapelle des RR. Pères. La vue des images nous est d’un grand secours maintenant pour expliquer aux enfants les souffrances de Notre-Seigneur. Jeudi Saint et Vendredi Saint, tous les enfants ont gardé un silence absolu ; ma Sr M. Prudence a préparé le reposoir : c’était très joli et bien propre à nourrir la piété. Les lis entremêlés des quatre-saisons et des belles petites roses que nous a envoyées ma Sr M. Ls de Gonzague faisaient un très bel effet. Je ne crois pas que jamais, en Alaska, le St Sacrement ait été entouré d’une plus belle parure.—Notre chère Sr Supérieure est demeurée sur la croix avec Notre-Seigneur durant les trois derniers jours de la semaine sainte ; elle était aux prises avec les plus fortes atteintes de son rhumatisme. Au soir du Jeudi-Saint, notre bon Père Tosi revenait de son voyage qui a été des plus heureux, nous a-t-il dit.

Pâques.—La joie s’est levée avec les premières lueurs de ce grand jour ; elle resplendit surtout dans notre petite cha-

pelle que nous retrouvons belle et propre, blanchie, peinte et toute souriante avec sa belle parure de lis. Tout nous annonce Jésus ressuscité. La nature, il est vrai, porte encore les traces sévères de la saison, mais une vie nouvelle semble circuler dans notre cher couvent et dans notre petit sanctuaire où la prévoyante bonté des RR. Pères nous a ménagé la plus agréable des surprises. Le Rév. Père Judge a encadré et placé dans la chapelle, à notre insu, deux jolis tableaux à l'huile que nous avait donnés le Rév. P. Tosi, il y a près de deux ans. Ces images représentent : l'une la Ste Vierge, de grandeur naturelle, portant l'enfant Jésus et écrasant de son pied la tête du serpent ; l'autre, St Joseph, aussi de grandeur naturelle, tenant par la main l'enfant Jésus. Inutile de vous dire, Rév. Mère et bien chères Sœurs, si nous avons été réjouies de ce double présent, c'était bien le plus beau cadeau de Pâques que nous eussions pu attendre.

Nos enfants vont à l'église paroissiale pour faire leurs Pâques; ils nous font du chant en anglais et en sauvage à la messe qui est dite par le Rév. Père Muset. Nos filles avaient revêtu leurs jolies robes neuves et tout le monde était en habit de fête. A la grand'messe qui eut lieu un peu plus tard, il y avait tant d'Indiens que plus de la moitié durent rester dehors, faute de place. Je vous certifie que ce n'est pas très agréable de se trouver pressé ainsi par la foule des sauvages qui, on se l'imagine bien, n'ont pas plus de soucis de leur toilette à Pâques que les autres jours ; aussi, en arrivant à la maison, notre premier soin est de visiter nos habits pour voir si nous n'aurions pas remporté de la compagnie intime.

Le lendemain congé, mais nous n'en prenons guère. Ma Sr Supérieure s'installe dès le matin avec 21 filles et ouvre un grand chantier de couture ; il s'agit de faire des chemises aux garçons. Une des enfants coud à la machine ; une autre est chargée de surveiller l'ouvrage de quelques-unes, etc., etc. Ma Sr M. Zéphirin fait la classe aux Sauvages externes et ma Sr M. Prudence garde les petits tout en se livrant à l'étude. Ma Sr M. Pauline est confinée dans sa cuisine ; ma Sr M. Angilbert raccommode et prépare le lavage, moi je continue à m'entretenir avec vous toutes. Cette même semaine a été marquée pour nous par de grandes

consolations. Tous nos enfants qui n'étaient pas encore baptisés ont eu le bonheur d'être régénérés en Jésus-Christ. Encore une fois, nous n'avons plus de païens dans notre maison; tous sont des catholiques romains. Puissent-ils l'être toujours en esprit et en vérité!

Le 24 avril se faisait à la chapelle paroissiale le premier mariage béni par les Révérends Pères à Kosoriffsky. Les mariés sont des indiens de notre village. C'est le seul fait digne de remarque jusqu'au mois de mai que nous saluons avec un bonheur inexprimable. Le mois de Mai en Alaska, ce n'est pas la terre couverte de verdure, le chant des oiseaux et les prairies en fleurs. Oh ! non, rien de cela. Nous avons encore sous les yeux d'immenses plaines de neige et le froid se fait sentir encore assez vivement parfois. Cependant les rayons du soleil nous arrivent un peu plus chauds et la glace commence à céder sur le Yukon. Bientôt nous reverrons le sol, nous recommencerons à vivre et après quelques semaines nous recevrons des Sœurs. Messager de si douces espérances, comment le mois de mai ne serait-il pas le bienvenu ! il nous rappelle le souvenir de notre bonne Mère du Ciel ; il nous apporte ses bénédictions et il sera marqué de ses faveurs. Oh ! comme nous l'aimons ce mois béni qui vient réchauffer dans nos cœurs les saints désirs, les pieuses résolutions et nous encourager dans la voie du sacrifice ! Tous les soirs à 7½ heures nous avons les exercices : instruction et bénédiction du St Sacrement par le Rév. Père Judge. Nous nous unissons à vous toutes pour chanter les louanges de Marie, et nous la supplions de vous être favorable. Priez-la aussi pour nous et pour nos pauvres Indiens. Dans ces premiers jours du beau mois de Marie, nos chers enfants font la retraite qui leur est prêchée par le Rév. Père Muset. Trois petites filles ont fait leur première communion durant ces jours. La retraite se termine au patronage de St Joseph ; nous avons choisi ce jour pour la clôture afin d'honorer notre bon Père St Joseph. Nous lui devons tant de reconnaissance et nous avons si grand besoin de son secours.

Le R. Père Tosi, au retour de son voyage de mission, nous avait fortement recommandé la dévotion à St-Joseph.

“ Partout, nous disait-il, les Indiens demandent des Pères. “ Si j’avais cent Pères à ma disposition, ce ne serait pas suffisant encore pour répondre au besoin. Nul doute, ajoutait-il, que ce ne soit le glorieux St Joseph qui prépare ainsi nos pauvres Indiens à recevoir la lumière de l’évangile. ” Mgr Seghers, de sainte mémoire, et Mgr l’évêque d’Idaho recommandaient aux premiers missionnaires de confier l’église naissante d’Alaska à la protection de St Joseph, et qu’ainsi le succès couronnerait leurs efforts.

Le 10, le R. Père Judge, qui nous donnait les exercices du mois de Marie, part pour la mission de Shagaluk ; c’est le R. P. Muset qui le remplace. Dans son instruction de chaque jour, il nous explique une vertu pratiquée par la Ste Vierge et termine par un trait. Rien de plus intéressant et de plus pratique.

Le 17 : fête patronale du R. Père Tosi. Les enfants lui offrirent leurs hommages dans une charmante petite fête. Le lendemain tous les communiants s’approchent de la Sainte Table, et nous passons une agréable journée de congé marquée par un événement assez extraordinaire, et je pourrais bien dire, miraculeux. Le bateau des RR. Pères, le “ St Michel, ” était en grand danger d’être brisé par les glaces flottantes du Yukon, se dirigeant en amas formidable vers l’océan Arctique. Déjà on le croyait perdu, car il se trouvait dans l’endroit le plus exposé aux banquises et il n’y avait aucun moyen de le tirer de là. Encore quelques heures, et la glace allait se séparer et prendre son cours. Dans cette extrémité nous eûmes recours à St Joseph. Ma Sr Supérieure orna de son mieux l’autel de notre St-Patron, y mit des lumières et des enfants allèrent successivement réciter sept *Pater* et sept *Ave*, les bras en croix. Grâce en soient rendues au bon St Joseph ! La glace se détacha tout doucement, elle se partagea en longues pièces qui flottèrent pendant quelques jours et passèrent sans endommager le bateau le moins du monde. Les Rév. Pères jugèrent que c’était une protection si visible de notre aimable Patron qu’ils demandèrent une neuvaine d’action de grâces avec bénédiction du St-Sacrement, le tout terminé par une communion générale.

Dès la matinée de l’Ascension, nous étions témoins d’un

spectacle qui ne rappelait guère la grande fête dont l'église fait mémoire en ce jour. Ces Indiens qui nous ont fait tant de train dans le cours de l'hiver pour avoir leurs enfants reviennent à la charge. Nous étions à table lorsqu'ils entrèrent. Ils demeurèrent là sans rien dire épiant le moment où les enfants sortiraient du réfectoire. A peine les enfants étaient-ils en vue que deux filles et un garçon furent pris. Le garçon se démena si bien qu'à la fin il put s'échapper. Deux autres filles que les Indiens n'avaient pu reconnaître dans la mêlée se sauvèrent à la cave; celles-ci furent sauvées, mais les deux premières crièrent et supplièrent inutilement, leurs enragés de parents ne voulurent rien entendre. "S'il vous plaît, ma Sr Supérieure, disaient-elles, prenez-moi! *Father Tosi*, sauvez-moi; je veux rester ici, je veux sauver mon me!" Le Rév. Père et ma Sr Supérieure firent bien tous leurs efforts pour toucher ces malheureux parents, mais ils ne gagnèrent que des injures. Enfin, le père furieux les prit toutes deux et comme elles ne voulaient point marcher, il les traîna à travers les broussailles jusqu'au bord de la rivière où il les jeta dans un canot. La plus grande, Agatha, qui avait fait sa première communion et qui avait communiqué ce jour-là même, faisant une dernière tentative, se jeta hors du canot afin de pouvoir s'échapper à la nage, mais le père la ressaisit, la lia dans le canot et se mit à ramer de toutes ses forces. Vous vous figurez aisément quel chagrin nous a causé un tel départ; nous étions brisées, confondues. Je ne crois pas que nous en ayons essuyé de pires depuis que nous sommes en Alaska. Pauvres enfants! que vont-elles devenir, mais surtout, pauvres Indiens! Oh! s'ils avaient la foi... nous verrions leurs mœurs s'adoucir, nous ne serions plus témoins de ces scènes d'horreur et de barbarie. Pourraient-ils connaître un jour le don de Dieu! Tout cela a beaucoup impressionné les autres enfants; tout le reste de la journée, elles sont allées, chacune leur tour, faire des visites à la chapelle pour recommander à la Ste Vierge leurs deux malheureuses compagnes.

La clôture du mois de Marie a été très-solennelle: nos chères Sœurs qui y assistaient pour la première fois à Kossoriffsky ont trouvé la cérémonie vraiment imposante.

Du beau mois de Mai, nous arrivons doucement au mois non moins aimé du Sacré-Cœur. Nous avons la bénédiction du St-Sacrement et un beau sermon pour le premier jour. Les RR. PP. Tosi et Muset étant partis, chacun de son côté, nous sommes obligées de nous rendre tous les jours à l'église pour la messe.

Au moment où je termine ces quelques notes, c'est-à-dire, à la mi-juin, nous sommes déjà bien avancées : notre maison est nettoyée, les jardins sont faits et toutes nos plantations (patates, navets, etc.) terminées. Les enfants sont prêts à subir leurs examens, les ouvrages sont exposés dans le parloir ; enfin, c'est bien pour nous, comme pour vous, les derniers jours de l'année scolaire, avec cette différence, toutefois, que vos enfants vont vous laisser pour aller en vacances et que vous-mêmes vous allez laisser vos missions respectives pour aller vous reposer corporellement et spirituellement à la Maison-Mère, tandis que nous, nous garderons nos enfants et nous n'irons pas nous réjouir à la communauté. Ce sacrifice si souvent renouvelé, nous l'offrons encore une fois au Cœur Sacré de Jésus afin qu'il bénisse vos travaux, vos vacances, votre retraite et qu'il vous accorde des succès toujours croissants dans les œuvres auxquelles vous vous dévouez.

L'exhibition d'ouvrage de nos enfants consiste surtout en costumes de garçons et de filles, en tricot, etc., etc. Les coutures, le taillage, tout a été fait par les enfants ; les garçons qui ne cousent ni ne tricotent ont de beaux cahiers de dessin à montrer ; plusieurs ont d'excellentes dispositions pour cet art et ils ont bien progressé cette année. Maintenant, ma Révérende et chère Mère, je ferme mon journal. " L'Artic " doit arriver ces jours-ci ; nous nous préparons au voyage accoutumé à St Michel ; j'accompagnerai ma Sr Supérieure.

Je suis heureuse de vous dire que nous sommes toutes assez bien. Le bon Dieu veut bien nous accorder les forces dont nous avons besoin pour suffire à la besogne journalière. Nous avons beaucoup à faire, vous n'en doutez pas, pour pourvoir à l'entretien de 80 enfants ; les habiller de pied en cap, garçons et filles, les raccommoder, les laver etc., etc.

Leur nourriture, il est vrai, n'exige guère d'appâts ; ce-

pendant la Sœur qui est chargée de la cuisine a largement de quoi remplir ses journées avec les quelques filles qui lui sont données en aide. Nos petites sauvagesses ont en général assez d'aptitude pour les travaux de la maison, et surtout elles ont beaucoup de bonne volonté ; dirigées par une Sœur, elles sont capables de faire le blanchissage du linge et de laver les planchers. Quelques-unes commencent à se former à la couture et au tricot. Quant aux garçons qui sont assez grands pour travailler, ils donnent l'eau à la maison, ce qui est un ouvrage assez dur en hiver. Ils sont obligés d'aller avec traîneau et chiens à un lac qui est éloigné presque d'un mille du couvent. En été, nous avons tout près de la maison une source qui nous fournit l'eau abondamment.

Je pourrais continuer l'énumération de nos travaux ; mais je m'arrête ; je craindrais de décourager celles d'entre vous qui plus tard auraient quelques attraites pour nos missions. Cependant, qu'elles ne s'effraient pas, je puis les assurer qu'au milieu de nos travaux, de nos privations et de nos sacrifices, nous sommes vraiment heureuses. Nous aimons notre belle mission, et pour ma part, je ne saurai jamais assez remercier le bon Dieu de m'y avoir appelée.

Adieu, ma Révérende Mère ; dans un an vous recevrez encore des nouvelles de vos enfants du Yukon. Bientôt, par vos chères lettres, vos maternels encouragements, vous serez au milieu d'elles, faisant rayonner cette joie si douce dont seul le cœur d'une mère a le secret. Adieu aussi à vous, bien aimée Sr Assistante Générale, Sœurs Conseillère et Maîtresse de Novices ! Adieu, bien chères Sœurs de la Maison-Mère, du Pensionnat, du Noviciat et des Missions ! Nous avons hâte de vous lire. Nous prions nos Sts Anges de porter nos bons souhaits à Mgr l'Archevêque de Montréal, aux membres de son chapitre et en particulier à Monsieur le chanoine Bruchési, qui s'intéresse si vivement aux pauvres missionnaires d'Alaska, à M. le Curé de Lachine et à tous les bons amis de notre mission Ste-Croix.

Je me souscris bien cordialement en l'amour de Notre-Seigneur, Révérende Mère et bien chères Sœurs,

Votre tout affectueuse

SR M. JOSEPH DE CALASANZ.

MORT

DE

SON ÉMINENCE LE CARDINAL LAVIGERIE

Nous empruntons aux MISSIONS D'AFRIQUE les quelques détails qui suivent sur les derniers moments de Son Eminence le Cardinal Lavigerie, fondateur de la Société des Missionnaires d'Afrique (Pères Blancs), ainsi que la partie de la magnifique oraison funèbre prononcée par Mgr Baunard dans laquelle l'éminent Recteur de la Faculté catholique de Lille nous représente son Eminence comme Missionnaire et Apôtre de l'Afrique.

Depuis une année surtout sa santé déclinait de jour en jour. Malgré cet état de faiblesse, Son Eminence s'occupait quand même, autant que ses forces le lui permettaient, de la direction de ses œuvres si multiples et si importantes. Au mois de novembre, nos lecteurs s'en souviennent, une crise terrible mit ses jours en danger... Cependant le bon Dieu se laissa encore une fois fléchir par les prières qui, de tous côtés, s'élevèrent pour demander la conservation d'une vie si précieuse pour nous et pour l'Eglise tout entière. Notre vénéré Père se remit peu à peu et s'occupa encore durant quelques mois des intérêts de Dieu et des âmes, auxquels il avait voué toute sa vie.

Mais, dès lors, la pensée de la mort, qui, du reste, depuis de longues années, lui était habituelle, ne le quitta plus. Il s'y prépara avec une piété admirable. N'ayant plus la force de monter au saint autel, il ne voulait pas se priver des fruits du divin sacrifice. Tous les matins, un de ses secrétaires célébrait les saints mystères dans un appartement attenant à sa chambre et lui portait la sainte Eucharistie. C'est ainsi qu'il a vécu jusqu'au jeudi 24 novembre.

Après avoir fait son action de grâces, il voulut se lever comme d'habitude et appela les deux frères qui l'aidaient à s'habiller. Il constata alors que sa paralysie s'était aggravée

et ne lui laissait même pas la force de se tenir debout. On dut donc le remettre au lit. Hélas ! il ne devait plus s'en relever.

Le mal augmenta rapidement, la parole devint plus difficile. Un doux sommeil succéda pourtant à la première agitation, et l'on crut un moment que sa forte constitution triompherait encore de cette crise.

Mais le vendredi matin, vers une heure, les symptômes d'une congestion cérébrale s'accrochèrent... On lui administra l'extrême onction, qu'il reçut en pleine connaissance, quoiqu'il n'eût plus l'usage de la parole.

Après la réception du sacrement des mourants, il s'endormit paisiblement ; une lueur d'espoir commença de nouveau à renaître. Elle ne dura pas. Le sommeil se changea en une espèce de léthargie qui dura toute la journée du vendredi, et les soins empressés et si dévoués du docteur Rochet ne purent enrayer la marche de la maladie. Vers 10 heures et demie du soir, notre vénéré Père entra en agonie.

Autour de son lit se pressaient, plongés dans la douleur, Mgr Dusserre, son coadjuteur au diocèse d'Alger ; Mgr Livinhac, son assistant pour la Société des missionnaires ; Mgr Grussenmeyer et M. Roffat, ses vicaires généraux ; le R. P. Buffet, supérieur des Jésuites, son confesseur ; M. le chanoine Teyssier, son secrétaire ; le R. P. Delattre, archiprêtre de la cathédrale de Carthage ; le R. P. Michel, supérieur de l'Ecole apostolique ; M. l'abbé Bompard, secrétaire de l'archevêché de Carthage ; la Mère Salomé, supérieure des Sœurs de Notre-Dame des Missions d'Afrique ; la Sœur de Bon-Secours, qui l'avait soigné avec tant de dévouement pendant sa maladie, et toute sa famille épiscopale.

Vers minuit, Mgr Dusserre commença les prières des agonisants. Pendant ce temps, le vénéré malade s'éteignait peu à peu dans la plus douce des agonies. Les soupirs devenaient de plus en plus rares. Le dernier moment approchait.

Mgr Dusserre se lève alors, et d'une voix pleine de larmes : « Mes amis, dit-il, baisons une dernière fois cette main qui nous a si souvent bénis. Le premier il se prosterne et baise respectueusement la main droite du Cardinal, déjà glacée

par la mort... Tous les assistants s'approchent à leur tour et accomplissent en pleurant ce dernier devoir de la piété filiale.

Quelques instants après Son Eminence le Cardinal Lavignerie rendait son âme à Dieu, et allait recevoir la récompense de ses immenses travaux entrepris avec tant de zèle pour la gloire de Dieu, l'exaltation de notre mère la Sainte Eglise qu'il a aimée d'un amour si passionné, et le salut de nos pauvres infidèles de l'Afrique.

C'est ainsi que notre vénéré père s'est doucement éteint dans la paix du Seigneur, à l'âge de soixante-sept ans et vingt-six jours.

Nos associés partageront notre douleur et se feront un pieux devoir de prier pour celui qu'ils ont si généreusement aidé dans ses œuvres de civilisation et d'apostolat.



LE CARDINAL LAVIGERIE

MISSIONNAIRE

Le *Missionnaire* maintenant. L'évêque est l'homme de son diocèse, le missionnaire dans sa mission est l'homme de l'immensité et des régions sans bornes. Toujours plus loin ! telle semble avoir été la maxime de ce pontife voyageur qui estimait que l'Algérie n'avait été donnée à une nation catholique que pour être une porte ouverte à un vaste apostolat dans l'Afrique d'au delà. Un jour, dans sa cathédrale d'Alger, parlant à l'armée et à ses chefs, en une solennité religieuse et militaire, il leur avait révélé sur la France et eux-mêmes les desseins de cette secrète politique de Dieu :

“Montez avec moi, disait-il à ces soldats, montez en esprit sur ces cîmes inaccessibles qui bornent notre horizon et jetez vos regards sur l'immensité qui vous entoure. Auprès de nous, les débris d'une nation autrefois chrétienne, mêlés à ceux des invasions barbares. Au delà, sur la face de ce continent immense, la plus affreuse barbarie, l'ignorance, le sang, l'anthropophagie, l'universel esclavage... C'est vous qui ouvrirez les portes de ce monde immense, et les clefs de ce sépulcre sont ici dans vos mains. Déjà il est ouvert par votre conquête. Un jour, si vous êtes par vos vertus dignes d'une mission si belle, la vie y renaîtra avec la lumière ; et tous ces peuples, aujourd'hui perdus dans la mort, reconnaîtront qu'ils vous doivent leur existence, et, en apprenant votre histoire, votre gloire, votre valeur, ils seront fiers de leurs ancêtres.”

C'était un programme que ce discours. C'est de ce plan de conquête que sont nés ces conquérants qui s'appellent les Pères missionnaires d'Afrique ou *Pères Blancs*. O mes chers Pères Blancs, vous étiez, vous le savez, les fils chéris de ce grand cœur, comme vous étiez et vous êtes son chef-d'œuvre

et sa gloire. Pères missionnaires d'Afrique : c'était bien votre nom, car il vous avait donné pour premier caractère de vous faire Africains, comme vos catéchumènes, semblables à eux par le vivre, le vêtement, le langage, les habitudes, semblables à eux en tout, sauf le vice et l'erreur, ainsi qu'il est écrit du Fils de Dieu fait homme pour l'amour de l'homme : *ad similitudinem c^hsque peccato*. C'est dans ce moule qu'au noviciat il vous formera d'abord. Puis, quand il vous aura jetés, fondus, dans ce rude moule, comme un métal de bronze, et frappés à l'effigie de Jesus crucifié, votre fondateur vous commandera de partir pour le désert, pour le travail, pour le dévouement, pour la faim, pour la soif, pour la fièvre, pour le soleil de feu, pour l'agonie obscure et le sanglant martyre : "*Visum pro martyrio*, écrivait-il au bas des lettres testimoniales d'un de ses nouveaux venus, *Bon pour le martyre*.— Monseigneur, répondit le prêtre, je ne suis venu que pour cela. "

C'est par la Kabylie que la mission commença. Là, sur les hauts pitons de ce massif montagneux où se sont cantonnés les fils des anciens maîtres de la Mauritanie et de la Numidie, l'archevêque lui-même monta rappeler aux Berbères qu'ils sont de sang chrétien, et il leur tendit une main qui voudrait, si c'est possible, relier le présent à ce passé dont ils se souviennent encore. Du moins, il leur laisse ses prêtres, instituteurs et pasteurs... Aujourd'hui, sept stations et écoles catholiques sont dans la Kabylie les avant-postes de la foi.

Mais il y a le Sud, le Sahara, qui lui a été donné par le pape à conquérir, depuis l'Atlas jusqu'au Soudan. Il faut l'occuper morts ou vifs. Les trois Pères Blancs qui, les premiers, se mettent en route pour Tombouctou, sont massacrés dans le voyage : *Visum pro martyrio*. Lisez la lettre que l'archevêque écrit aux pères et mères de ces protomartyrs, et dites-moi si Jacob a poussé des cris d'une plus éloquente douleur sur le fils de sa tendresse qu'une bête féroce a dévoré !

La route étant fermée par le Sud algérien, il faut s'en ouvrir une par la Tripolitaine : " En dix-huit mois ou deux ans, on parviendra au Soudan, moyennant la grâce de Dieu ! " Voilà leurs espérances. L'archevêque voudrait en

vain modérer chez ses fils cette ardeur meurtrière; ils partent quand même; c'est pour la mort. Les trois nouveaux missionnaires sont tués par les Touareg qui leur servaient de guides, *Visum pro martyrio*. L'évêque qui les pleura se déclara fier d'eux, au nom de la religion et de l'humanité: "Heureuse, écrivait-il, heureuse la société des hommes apostoliques qui, dans ce temps de lâcheté et d'égoïsme universel, a besoin qu'on l'arrête pour ne pas courir au martyre?"

Repoussés du côté du Nord, les missionnaires abordent par l'est l'incommensurable empire du continent noir. C'est par la côte de Zanzibar qu'ils vont se rendre aux grands Lacs d'où partent le Nil et le Congo; écoutez comme ils en parlent: "Nous sommes donc les premiers, écrit leur enthousiasme, qui depuis l'origine du christianisme allons représenter Notre-Seigneur Jésus-Christ et son Eglise dans ce monde barbare, et à peu près inconnu, de l'Afrique intérieure. Devant nous cent et peut-être deux cents millions d'âmes nous tendent invisiblement les bras!"

Messieurs, ils y sont enfin! Les voilà au Tanganika après dix mois de route! Les voilà au Nyanza, après treize mois d'errement dans les forêts et les marais. Deux stations, deux vastes vicariats apostoliques. L'Ouganda paraît définitivement promis au christianisme. Courage et patience! mettez encore des tombes sur des tombes, des supplices sur des supplices, des héroïsmes sur des héroïsmes; et le monde équatorial appartiendra un jour à celui qui avait dit cette grande parole: *Ager meus est mundus*.

Mais quel est donc, sur la terre, le semeur qui depuis le matin ensemence ce champ et fait fleurir ce désert? Il y a quelque part, au sud du lac Tanganika, depuis six ou sept ans, une jeune chrétienté qui a reçu le nom de Lavigerie-Ville. C'est bien, mais ce n'est pas assez. C'est le pays entier qu'il faudrait, mes chers frères, baptiser de ce nom patronymique de toute cette famille nouvelle. C'est lui, le grand évêque, leur supérieur-majeur, qui envoie l'une après l'autre à "ce peuple d'acquisition" ces recrues de héros qui tombent sur le champ de bataille. C'est lui qui leur souffle au cœur cette ardeur apostolique dont je voudrais vous faire

reluire les jets de flamme. " Mes enfants, leur dit-il un jour en leur montrant l'image du supplice de leurs frères, vous voyez ces bûchers ? A votre futur martyr ! " C'est lui qui de partout organise les secours, les moyens, les ressources : il remue pour cela le monde entier de la charité catholique, qui ne se lasse pas plus de donner que lui d'agir et d'espérer. C'est lui qui choisit, consacre et envoie les chefs de ces apôtres, un Mgr Charbonnier, celui-là même de qui il avait visé le passeport en cette sorte : *Visum pro martyrio* ; un Mgr Bridoux, votre compatriote, à qui il adressait, en le sacrant évêque, ces vaillantes paroles trop prophétiques, hélas ! " Vous allez souffrir, Monseigneur, et en vous revêtant de ces brillants insignes, nous ne faisons, ce semble, que parer la victime pour le sacrifice ! " C'est à lui, " au Père grand," que le roi nègre écrit qu'il lui doit son royaume et qu'il demande des prêtres et des médecins chrétiens. C'est lui enfin qui célèbre, avec des pleurs et des chants, le martyr de ses fils, et qui dépose sur leurs tombes les palmes vertes de l'espérance et de l'immortalité. On croirait lire l'épître de saint Cyprien *ad martyres* !

Le martyr ! Mais ce n'est plus seulement le sang de nos prêtres et de nos chrétiens qui coule dans les supplices, c'est le sang de ces races nouvelles que la communion a mêlé au sang de Jésus-Christ ! Elles ne sont chrétiennes que d'hier, et les voilà montées à ce suprême sommet de l'amour transfiguré qui est de mourir pour ce qu'on aime, et de mourir pour Dieu ! C'est d'hier qu'elles sont passées et de l'abrutissement et du fétichisme au christianisme compris, aimé et pratiqué, et les voilà portées au plus haut point de grandeur morale que puisse atteindre l'humanité régénérée dans le Christ ! Tel était, je m'en souviens, le cri d'admiration et d'action de grâces que m'arrachait la lettre dans laquelle l'archevêque nous mettait sous les yeux l'intrépide patience de ces néophytes de l'Ouganda, que vous verrez peut-être un jour placés sur les autels. Ce sont des jeunes gens de dix-huit à vingt-cinq ans, des pages de cette cour barbare, des catholiques, des femmes, à qui le roi sanguinaire a crié d'une voix tonnante : " Que ceux qui prient (les chrétiens) passent de ce côté ! " c'était le côté de la mort ; et tous y passent

comme un seul homme, en se tenant par la main pour qu'aucun ne défaille ; et au milieu des tortures, sur les bûchers, du sein des grands feux de roseaux, ils répétaient encore : "Tant que nous serons vivants, nous ne cesserons de prier !" Telle est la première page des *Acta Martyrum* de l'Afrique nouvelle. *Nigra sum, sed formosa*, peut chanter cette Eglise, en se présentant là-haut à son époux céleste. Elle vient de recevoir le baptême de sang ; et Mgr Lavigerie, qui transcrivait ces pages, en suivant du regard ces âmes chéries dans leur ascension triomphante vers le ciel, ne savait s'il devait plaindre ou s'il devait envier le sort de ces braves, dont l'un, **Mathias Mouroumba**, répondait ainsi au défi de son tyran : "Oui, Dieu me délivrera, mais vous ne verrez pas comment il le fera ; car il prendra mon âme et ne vous laissera que mon corps !"

C'est il y a six ans, en 1886, que cela se passait. Trois ans après, l'archevêque apprenait de ses missionnaires que plus de deux mille catéchumènes se faisaient de nouveau inscrire chaque année pour recevoir le baptême ; et il se demandait tout bas s'il n'y avait pas là de quoi nous faire tressaillir d'allégresse sans doute, nous pauvres chrétiens d'Europe, mais aussi de confusion peut-être !

Cependant une ambition tentait secrètement ce grand cœur. S'il pouvait lui-même se mettre à la tête de ses missionnaires pour partager leur sort ! Si au lieu de mourir vulgairement dans un lit, à Alger, à Biskra, à Paris ou à Rome, il lui était donné de tomber, en général, sur le champ de bataille ! Si le Pape consentait à le décharger de son archevêché d'Alger pour faire de lui simplement l'évêque de ces missions redoutables mais fécondes ! Il le demanda, Messieurs. Léon XIII lui promit prompt réponse. La réponse de Léon XIII fut l'élevation de l'archevêque d'Alger à la dignité cardinalice. Cette pourpre devait remplacer pour lui celle du martyr.

En la recevant de Rome, le nouveau cardinal voulut en parer son épouse, l'Eglise d'Afrique, naguère empourprée de tant de sang glorieux : "Pourpre sacrée des martyrs, s'écria-t-il en ce jour, restée longtemps sans honneur ! Elle semble se soulever aujourd'hui à la voix de Léon XIII pour recouvrir

l'Eglise africaine renaissant et la rendre vénérable, malgré sa faiblesse, au monde chrétien tout entier." Mais il pensa aussi à ses missionnaires, à ses martyrs de la veille: "Je voudrais pouvoir, dit-il, étendre sur eux le manteau d'honneur qui va me couvrir. Ils l'ont mieux mérité que moi. Plusieurs, qui m'étaient plus chers, puisqu'ils étaient mes fils, l'ont teint par avance, dans les profondeurs de l'Afrique, de la pourpre de leur sang." C'était au chef de l'Etat qu'il parlait ce langage.

Mais voici, mes frères, qu'un cri d'horreur et de pitié a traversé le monde. C'est le cardinal qui le pousse. Ces hommes de l'Afrique centrale, qu'il appelle ses fils et qui sont des fils de Dieu, ces peuplades des Tropiques où nous venons de pénétrer, ce sont des troupeaux d'esclaves qu'on vient enlever chaque année, par coupes réglées, qu'on garrotte, qu'on attelle, qu'on traîne comme des bêtes de somme, qu'on déchire, qu'on abat, qu'on extermine de coups, de faim et de misère, et puis qu'on vend, s'il en reste, et dont les cadavres en proie aux chacals et aux hyènes jalonnent les chemins du désert, où leurs ossements blanchis crient vengeance et pitié vers la terre et le ciel! C'est par 400 ou 500,000 créatures humaines que se font chaque année ces razzias des Arabes, ces fils de l'islamisme dont nous aimions à chanter de si touchantes merveilles! Quelques voyageurs l'avaient dit, mais nous ne le savions pas, nous ne voulions pas le savoir. Des associations internationales, des conférences politiques s'étaient, il est vrai, réunies à Bruxelles, concertées à Berlin, et en se partageant le continent africain, les puissances avaient bien prohibé la traite des noirs. C'était resté lettre morte. Pour que cette lettre fût vivante, il y fallait une âme. Le cardinal y mit la sienne.

Le 24 mai 1888, il était aux pieds du Pape. Là, avec les trois évêques de sa province, douze prêtres de chaque diocèse, douze Pères Blancs, douze Arabes ou Kabyles convertis, avec toute cette solennelle et symbolique représentation de l'Eglise africaine, il présenta douze nègres, tous les douze naguère marqués des stigmates de l'esclavage. C'était pour leurs frères lointains, pour leurs innombrables frères que l'évêque venait demander au Pape justice et délivrance. Le

Pape se leva, parla, prêcha la Rédemption. Puis se tournant vers lui : “ Monsieur le cardinal, c'est sur vous que je compte ! ”

L'ordre était donné ; Dieu le voulait : “ Je pars, écrivait de Rome le grand libérateur, je veux dire enfin les crimes sans nom qui désolent l'intérieur de notre Afrique, et jeter ensuite un cri, un grand cri, un des cris qui remuent jusqu'au fond de l'âme tout ce qui dans le monde est encore digne du nom d'homme et du nom de chrétien. Où parlerai-je ? Je l'ignore encore. Mais ce que je sais, c'est qu'en demandant la fin de tant d'excès infâmes, en proclamant ces grands principes chrétiens d'humanité, de charité, de liberté, d'égalité, de justice, je ne trouverai, en France et dans le monde chrétien, ni une intelligence, ni un cœur qui me refuse son appui.”

“ Où parlerai-je ? Où écrirai-je ? ” — Mais il parla partout, il écrivit partout. Il parla à Paris, à Londres, à Bruxelles, à Fribourg-en-Brigau, à Milan, où le successeur d'Augustin se recommanda du nom d'Ambroise. Il parla en chaire, dans les meetings, dans les conférences, partout. Il s'adressa aux cabinets, aux cours, aux parlements. Ce fut, pendant une année, le grand courant des esprits et l'entraînement des cœurs. On put croire un instant que la vieille Europe, rongée de scepticisme et d'égoïsme, était encore capable d'oublier ses intérêts d'argent, d'intrigues et de jouissance, pour s'élever à la hauteur d'une idée généreuse, et faire sa cause de la cause de l'humanité, où qu'elle soit. Des associations anti esclavagistes s'organisent en France, en Belgique, en Angleterre, en Allemagne, en Autriche, en Suisse, en Espagne, en Portugal, en Italie, pour promouvoir l'action et les souscriptions. Enfin, l'Acte général de Bruxelles, sorti des conseils de l'Europe assemblée, ratifié, en cent articles, les vœux du cardinal.

.....
Et maintenant, reposez-vous enfin, Pontife de Dieu ; vous avez achevé votre grand sacrifice, et voici qu'a commencé l'action de grâces éternelle. Dormez votre grand sommeil sous les dalles de cette jeune église que vous avez élevée que vous aviez parée comme l'épouse pour l'époux, et qui

vous a reçu hier dans ses habits de deuil. Là sont venus à votre rencontre, lorsque les flots vous déposaient sur ce rivage à la fois plein de ruines et d'espérance, ces grandes ombres de l'histoire dont vous avez réveillé les noms avec les cendres. Mais c'est plus haut que la terre que sont venus vous recevoir les saints et saintes de Dieu, pontifes, martyrs et vierges, qui, de ce lieu, étaient montés autrefois vers le Christ, auprès duquel, j'espère, ils vous auront fait cortège, avec la couronne au front et les palmes à la main !

Cependant nous vous pleurerons, car, dans ce sombre déclin des choses, nous avons tant besoin que les flambeaux de l'autel ne s'éteignent pas ainsi les uns après les autres ! Nous vous pleurerons, ô Père, non seulement parce que vous fûtes grand et fort, mais parce que vous fûtes bon ; parce que, sachant commander et agir, vous saviez encore et surtout beaucoup aimer. Elle vous pleurera cette Eglise d'Afrique, prêtres, religieux, missionnaires, religieuses, dont vous étiez la force en même temps que la gloire : c'est la couronne qui tombe aujourd'hui de leur front. Il vous pleurera cet Orient où vous avez porté la charité de Dieu, la vérité de Dieu, où vous avez élevé tant d'écoles et tant d'autels où les fils des chrétiens iront prier pour vous ! Et la France, ne sent-elle pas ce qu'elle vient de perdre en vous, elle qui, à cette heure même, vous décerne à Carthage des obsèques triomphales ? Rome aussi, Rome surtout, pleure en vous le consul de son autorité et de sa majesté. Ce sont donc les trois continents, c'est la catholicité entière que votre mort met en deuil ; et il n'y a pas jusqu'aux profondeurs équatoriales, où, sous la hutte des noirs, où, sur leurs canots d'écorce, votre nom ne soit prononcé dans un langage barbare, et porté devant Dieu, comme celui d'un rédempteur, d'un ami et d'un père.

Et nous aussi, mes frères, nous prierons, afin que soit payé à ce grand ouvrier, et payé sans retard, le denier qu'il a gagné à la sueur de son front, par sa rude journée. Nous demanderons aussi, qu'avec cette joie de reposer dans le sein de son Maître, Dieu lui en donne une autre, celle de voir un jour l'Afrique devenue enfin chrétienne par le concours de la France. C'est cette joie suprême qu'il appelait lui-même par avance sur sa tombe, le jour où, à Alger, en face de nos

drapeaux, il faisait entendre ces souhaits qui étaient son adieu : "Ce jour, mes Frères, mes yeux ne le verront pas dans ce monde, mais je l'attendrai du moins avec une ferme confiance qui me suivra jusque dans la mort. Là, si Dieu fait miséricorde à mon âme, mes prières chercheront encore à en hâter la venue. Prosterné devant le trône de l'Agneau, dont le sang a racheté tous les peuples du monde, j'unirai ma voix à celle des martyrs, des docteurs, des pontifes de l'ancienne Afrique, qui implorent, depuis tant de siècles, la résurrection de leur patrie. Lorsque enfin ces vœux seront exaucés, ma cendre refroidie tressaillera du fond de sa tombe; et, déjà perdu dans les clartés éternelles, j'entendrai avec des transports nouveaux, mêlés à l'hymne de l'action de grâces, les noms que je viens de vous redire et que je veux porter sans fin, gravés dans mon cœur, l'Eglise, la France, la terre africaine; l'Eglise, dont je suis le ministre; la France dont je suis le fils; l'Afrique dont Dieu m'a fait le pasteur. Ainsi soit-il!"

Nous devons à l'obligeance de Mgr H. Tétu, Prélat de la Maison du Pape, la note suivante :

Le diocèse de Montréal, a donné l'un de ses enfants, le père Forbes, à la congrégation des Pères Blancs de Mgr Lavigerie; ce bon père était à Jérusalem l'hiver dernier. Le Canada ou plutôt les diocèses de la province de Québec ont donné beaucoup, au moins \$20,000, pour les œuvres du cardinal défunt, lorsque les Pères Voisin et Roger vinrent faire des collectes au Canada en 1882. M. L. de G. Baillargé, chevalier commandeur de St. Grégoire-le-Grand et comte Romain, donna aux RR. PP. la somme nécessaire pour faire construire une église dans les missions confiées aux Pères de Mgr Lavigerie, au sud du lac Victoria-Nyanza. C'est la première église en pierre qui ait été construite dans l'intérieur de l'Afrique. Elle a été nommée Saint-Pierre de Bukumbi.

Le journal "Les missions catholiques" dit ce qui suit à ce sujet: "Mgr Livinhac, vicaire apostolique du Nyanza, a fait de cette église sa cathédrale, qu'il a béni le jour de la Toussaint, en 1886."

"Elle excite l'admiration des indigènes qui en grand nombre viennent de très loin la visiter, et s'en retournent émerveillés, et tous affirment naïvement n'avoir jamais rien vu de semblable. C'est le premier temple en règle bâti dans ces régions."

M. Baillargé a fait ainsi construire une église dans chacune des cinq parties du monde sous le vocable des saints patrons de quelques membres de sa famille.

MISSIONS D'ASIE

(Annales de la Propagation de la Foi de Lyon.)

VICARIAT APOSTOLIQUE DU SU-TCHUEN MÉRIDIONAL.

S. G. Mgr Chatagnon, vicaire apostolique du Su-tchuen méridional, nous communique les deux relations suivantes que nous nous empressons de publier. Nos associés verront que le sang et les travaux de nos missionnaires ne sont pas perdus dans le grand Empire du Milieu et que, grâce à leurs aumônes fécondées par les bénédictions de Dieu, on rencontre dans ces pays d'indifférence des âmes pures et héroïques qui réjouissent les anges leurs frères et permettent d'espérer qu'un jour viendra où la croix de Jésus-Christ aura un triomphe incontesté.

I

UN PRÊTRE INDIGÈNE CHINOIS.

En nous communiquant la touchante relation qu'on va lire, Mgr Chatagnon nous écrit :

“Ayant lu autrefois, avec un vif intérêt, dans la belle Revue des *Missions Catholiques*, les Mémoires du premier missionnaire du Japon, Mgr Forcade, mort archevêque d'Aix, dans lesquels il est souvent question du jeune Augustin Kô, qui joue un certain rôle, soit comme catéchiste du zélé missionnaire, soit comme interprète de l'amiral Cécile, j'ai pensé que beaucoup de vos lecteurs seraient curieux de savoir ce qu'il est devenu dans la suite. Augustin Kô vient de mourir âgé de soixante-quinze ans. J'ai chargé le P. Moutot, missionnaire, qui a connu intimement le défunt de m'écrire une petite notice. Elle intéressera, je l'espère, et édifiera en même temps vos lecteurs. La voici telle que je viens de la recevoir.”

LETTRE DE M. ANTOINE MOUTOT

DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, MISSIONNAIRE
AU SU-TCHUEN MÉRIDIONAL.

Vous m'avez demandé quelques détails sur la vie et la mort du vénérable prêtre indigène, Augustin Kô, que nous avons perdu cette année. Je regrette bien de n'être pas à même de remplir parfaitement cette tâche, par manque de

renseignements précis. Il est vrai que j'ai été plus de quinze ans avec lui ou dans son voisinage ; mais je ne songeais pas alors que j'aurais à rendre témoignage de sa vie et de ses vertus. Je comptais bien le précéder dans la tombe. Cependant je vous obéis. S'il m'échappe quelques erreurs de fait ou de dates, je vous prie de les corriger.

Naissance et éducation première d'Augustin Kô.—Une précieuse amitié.

Augustin Kô naquit en 1815 à Su-fou, première ville du Su-tchuen méridional, sous le règne de l'empereur Kià-Kin. Ses parents, honnêtes chrétiens, qui avaient quitté la province du Yûn-nân pour venir s'établir au Su-tchuen, exerçaient un petit commerce de médecine. Il n'eut pas le bonheur de connaître sa mère, morte pendant qu'il était en bas âge ; mais il n'en fut que plus cher à son père. Sous le règne de Kià-Kin, les chrétiens furent continuellement persécutés, et à Su-fou même plusieurs remportèrent la palme du martyre, ou eurent la gloire de souffrir pour le nom de Jésus-Christ. Pendant ce temps de persécution, les néophytes étaient obligés de prier en secret, et les missionnaires, d'ailleurs peu nombreux, devaient se cacher pour célébrer la messe et administrer les sacrements. Ces souvenirs d'enfance, gravés profondément dans l'esprit du jeune Augustin, lui avaient imprimé ce cachet de prudence qu'il garda en toute chose jusqu'à la fin de sa vie.

Son père avait pour associé dans son commerce un nouveau chrétien, natif de Tchên-toù, chef-lieu de la province. Le néophyte, comme il arrivait fréquemment alors, avait été obligé de s'expatrier pour cause de religion. Ses parents irrités de sa conversion voulaient le noyer, et ils l'eussent fait, s'il ne s'était échappé de leurs mains, et n'avait fui jusqu'à Su-fou, à sept ou huit journées de son pays. Là, n'ayant rien pour vivre, il s'associa au père d'Augustin, et fit un petit commerce d'onguent, que le bon Dieu bénit au delà de toute prévision. La prospérité temporelle ne refroidit pas sa ferveur, comme il arrive souvent, et, chose encore plus rare en Chine, bien qu'il eût amassé une fortune considérable, il re-

fusa de se marier, afin d'imiter l'apôtre Saint-Jean, son patron, et par là être plus agréable à Notre-Seigneur.

La vocation d'Augustin au sacerdoce.

Ce fut un bonheur pour Augustin et l'origine de sa vocation que cette liaison de son père avec le fervent néophyte. Comme ce dernier se consacrait lui-même et tous ses biens au service de Dieu, et brûlait du désir de convertir ses compatriotes, il exhortait souvent son associé à donner son fils à Dieu en l'offrant à la sainte Église pour en faire un prêtre. Voyant les heureuses dispositions de l'enfant pour l'étude et pour la vertu, il s'offrait à supporter tous les frais que son éducation pourrait entraîner. Le père d'Augustin consentit au sacrifice, et l'on en parla au missionnaire, qui, après avoir bien examiné et éprouvé l'enfant, promit de le recommander au vicaire apostolique pour l'envoyer à Pulo-Pinang, seul collège alors ouvert aux missions catholiques de l'Extrême-Orient. Le vicaire apostolique, dont le plus vif désir était l'accroissement de son clergé alors bien réduit, n'eut garde de refuser. Il fit appliquer l'enfant aux premiers éléments du latin en attendant l'occasion de l'envoyer à Pinang. Elle ne se fit pas attendre. Tous les ans alors, les courriers du Su-tchuen traversaient, déguisés en marchands, plusieurs provinces de la Chine pour se rendre à Macao, portant la correspondance des missions et conduisant de jeunes élèves pour le collège de Pinang. Ils rapportaient les lettres avec les objets venus d'Europe, et ramenaient les élèves ayant fini leurs études, ou introduisaient les nouveaux missionnaires, pieuse contrebande alors sévèrement prohibée. Augustin fit partie de la première caravane qui arriva heureusement à Macao. De là à Pinang, la traversée n'offrait plus de difficultés. Sa santé supporta assez bien les fatigues du voyage et le changement de climat, de sorte qu'aussitôt arrivé il put se mettre à l'étude.

Il commença sous la direction du P. Lolirier, et finit ses cours de latin et de théologie sous le P. Albrand, le même qui, après avoir mis le collège de Pinang sur le pied florissant qu'on voit maintenant, fut rappelé en France pour être supérieur de notre séminaire de Paris. Les notes adressées

par le P. Albrand à Mgr de Maxula, vicaire apostolique du Su-tchuen, en lui renvoyant son élève, dont on ne peut plus élogieuses, et la suite a démontré qu'elles étaient méritées.

Retour à Macao.—Dure captivité.

C'est en 1840 que le jeune Augustin, ses études terminées, revint à Macao. Le procureur des missions, voyant la piété et la capacité du jeune séminariste, ne fit pas difficulté de lui confier le P. Taillandier, jeune missionnaire destiné au Su-tchuen. La difficulté de sortir, pour Augustin, n'avait été qu'un jeu, comparée à celle de rentrer maintenant avec un jeune missionnaire ignorant la langue et tous les usages du pays. La Chine était fermée aux Européens. L'entrée et le séjour leur en étaient interdits sous peine de mort. De Canton au Su-tchuen, c'était un voyage de deux ou trois mois, hérissé de toute sorte d'obstacles.

Le jeune séminariste ne se laissa pas effrayer. Il avait déjà dépassé Canton, et une des graves difficultés venait d'être vaincue, lorsque la barque qui conduisait le missionnaire fut arrêtée à une petite douane, et fouillée de fond en comble. On découvrit la contrebande, et le jeune missionnaire avec son guide, saisis et arrêtés, furent reconduits sous escorte jusqu'à Canton. Les douaniers reçurent des félicitations pour leur capture, et l'on jeta les deux prisonniers dans un cachot au milieu des voleurs et des assassins. Le P. Taillandier subit trois mois une dure captivité, pendant laquelle il fut plusieurs fois interrogé et mis à la torture. Enfin il fut relâché grâce à la généreuse intervention de l'amiral anglais Elliot. Mais il ne put obtenir l'élargissement de son compagnon de captivité, qui, sujet de l'empereur de Chine, ne pouvait se réclamer de la protection des Européens. Le pauvre séminariste vit partir le missionnaire libre, et dut attendre sa délivrance trois ans et trois mois.

Augustin confesseur de la foi.

Le P. Libois, alors procureur à Macao, l'assista toujours de tout son pouvoir, par l'entremise des chrétiens de Canton, tantôt lui fournissant des vivres et des vêtements, tantôt

faisant donner de l'argent aux geôliers pour les adoucir. Mais il ne put empêcher que le prisonnier du Christ ne connût pendant ces trois ans de captivité toute l'horreur des prisons chinoises. Les mandarins épuisèrent sur lui la série variée de leurs supplices pour lui arracher une parole d'apostasie. Il vit plusieurs fois son corps déchiré par les verges, et son sang couler dans les prétoires. Il subit le supplice des soufflets. Il fut suspendu par les pouces, il fut condamné à la torture de l'écartement des membres tirés jusqu'à les déboîter. Rien ne put ébranler la fermeté de sa foi.

Je regrette de n'avoir pas plus de détails sur les interrogatoires, les tourments qu'il endura, et les grâces spéciales par lesquelles Dieu fortifia son courage. Le vénérable confesseur de la foi était très réservé sur ce sujet. Il regrettait de n'avoir pas été jugé digne du martyre, il atténuait autant qu'il pouvait ses souffrances, et il semblait qu'il craignit d'en perdre le fruit en les racontant même à ses amis.

Les mandarins, ne pouvant rien obtenir, songeaient à l'envoyer en exil, lorsque Dieu permit que l'amiral Cécile, l'ami et le protecteur des missionnaires, parût devant Canton à la tête de sa flotte. Il venait demander compte à la Chine du sang des missionnaires, et tâcher de les protéger par quelque traité. Instruit par le P. Libois qu'un jeune séminariste gémissait dans les fers à Canton même, il commença par demander sa mise en liberté. Le vice-roi de Canton, qui ne voulait pas pour si peu attirer sur lui les armes redoutées de la France, l'accorda sans difficulté. Mais le prisonnier, quand on lui apporta la nouvelle de sa délivrance, refusa d'y ajouter foi. Il crut qu'on voulait le tromper, et qu'il allait être conduit à la mort ou en exil. Ce ne fut que sur le navire français, aux égards qu'on lui témoignait, qu'il commença à se reconnaître. Il croyait rêver. Lui pauvre captif, objet de la haine et du mépris des mandarins, oublié si longtemps au fond d'un cachot, se voyait maintenant entouré de prévenances par les Européens, et même par les mandarins chinois. Ce fut bien autre chose lorsque, le lendemain, il fut invité à s'asseoir à la table du vice-roi lui-même en qualité d'interprète de l'amiral Cécile. Dans

sa prison il s'était attiré le respect et l'amitié de tous, par sa douceur et sa charité. Les bourreaux, les plus féroces criminels, s'étaient pris d'attachement pour lui et ne le virent point partir sans un serrement de cœur.

Augustin interprète de l'amiral Cécile.—Les Français devant Tourané.

Cependant l'amiral Cécile, laissant M. Lagrenée négocier le traité avec la Chine, se mit en devoir de continuer ses voyages d'exploration. Il désirait entrer en relations avec le Japon et la Corée, et en obtenir des traités favorables à la religion et au commerce. A cette époque le premier missionnaire du Japon, M. Forcade, arrivait de France. Il fut convenu entre l'amiral et le P. Libois procureur, que M. Forcade avec le jenne Augustin irait s'établir dans les îles Lieou-Kieou, près du Japon, afin d'apprendre la langue du pays. La corvette l'*Alcmène*, commandée par le capitaine Fournier, fut mise gracieusement à leur disposition pour le voyage et, le 24 avril 1844, ils furent installés dans une de ces îles. Ici commencent les récits de Mgr Forcade publiés en 1885 dans le *Bulletin des Missions Catholiques*. Je ne reviendrai pas sur les excursions de l'amiral Cécile toujours accompagné de son interprète Augustin, soit au Japon, soit en Corée, soit sur les côtes de la Chine, Mgr Forcade a tout raconté mieux que je ne saurais le faire. Qu'il me suffise de noter en passant que Mgr Forcade, devenu plus tard le vénéré et illustre archevêque d'Aix, n'oublia jamais son ancien catéchiste. En 1870, après vingt-cinq ans, il lui envoyait encore un magnifique bréviaire en quatre parties.

* * *

Malgré l'éclat de sa nouvelle position, et la faveur dont il jouissait auprès des officiers de la marine française, le brave séminariste n'oubliait point sa vocation, et soupirait après le moment où il lui serait permis de rentrer au Su-tchuen et de se consacrer à la conversion de ses compatriotes. Le procureur des Missions ne songeait pas, de son côté, à ravir un si bon sujet à son vicaire apostolique. Il attendait seule-

ment que les négociations de M. Lagrenée aboutissent, et qu'il se présentât une occasion favorable. Pendant ce temps, Augustin dut entreprendre encore une expédition. Il fut donné comme interprète au commandant Lapierre, qui avait mission d'aller en Annam essayer de délivrer nos missionnaires, et d'obtenir la liberté de religion et de commerce.

Le roi d'Annam était alors Tieu-tri, célèbre persécuteur. Effrayé par les navires français, il accorda la délivrance des missionnaires qui attendaient le martyr dans les prisons de la capitale. Mais, voyant ensuite que le commandant, qui avait attendu vainement des renforts, se contentait de si peu, et n'exigeait ni réparation pour le passé, ni garanties pour l'avenir, il crut à la faiblesse des Français et résolut de prévenir le retour de ces interventions, en les exterminant tous, et en incendiant leurs navires.

Le complot devait éclater pendant un festin auquel on avait invité les Français. La veille on ne soupçonnait encore rien à bord de nos vaisseaux. La *Glorieuse* et la *Victorieuse* étaient mouillées devant Tourane, cinq grosses jonques annamites les entouraient, et une foule d'autres barques plus petites allaient et venaient au milieu d'elles. Cependant les Français, toujours confiants, continuaient à faire des excursions à terre. Un officier, en se promenant, fut accosté par un vieillard annamite qui conduisait un petit enfant par la main. Il avait l'air effrayé et faisait des signes multipliés pour se faire comprendre, tantôt montrant le ciel, tantôt faisant avec la main, le geste d'un couteau qui coupe une tête. A la fin l'officier prend son carnet, et, faisant voir au vieillard comment on écrit, il le lui présente. Le vieillard trace quatre caractères chinois et s'éloigne. L'officier, de son côté, rentre à bord et s'empresse de montrer son papier à l'interprète Augustin.

En quatre mots, le vieillard, sans doute un chrétien, le prévenait que le lendemain, les Français devaient tous être massacrés. Le commandant Lapierre, aussitôt averti, fait visiter les barques annamites voisines, où l'on découvrit les preuves matérielles du complot. Alors il ordonne aux cinq grosses jonques et à toutes les petites barques de s'éloigner, menaçant d'ouvrir le feu, si, dans une heure, ses ordres

n'étaient pas exécutés. Les mandarins, voyant leur fourberie démasquée, ne perdent pas contenance. Ils ont le front de venir encore offrir leurs protestations hypocrites de sincère amitié envers les Français. Le commandant, sans y faire attention, fait continuer ses préparatifs, et à l'heure dite, voyant les jonques se rapprocher de lui au lieu de s'éloigner, ouvre le feu. Les jonques essayent vainement de riposter. En une heure de temps toute la rade était balayée. Nos braves marins s'occupent alors de sauver les pauvres Annamites qui, s'étant jetés à la mer, fuyaient dans toutes les directions, jusque sur les navires français. Une telle générosité excita au plus haut point l'admiration des païens.

Ce fut la dernière expédition de notre cher Augustin, et, comme c'était la seule où il avait assisté à un combat, il en avait gardé un profond souvenir. Lui, qui taisait avec soin ses glorieux combats pour la foi, parlait volontiers de ce petit exploit de nos marins français, et racontait humblement de quelle terreur il fut saisi au branlebas du combat et à la première décharge d'artillerie.

Augustin ordonné prêtre et envoyé au Thibet.

De retour à la procure des Missions, il se prépara à rentrer au Su-tchuen avec la première caravane. Ce fut en 1849 qu'il eut le bonheur de revoir son pays. Depuis vingt ans tout était bien changé. Son père et son protecteur, le néophyte Tchèn, étaient morts. Seul, orphelin, sans appui en ce monde, il se donna tout entier à Dieu et à la sainte Église. Mgr Desflèches, qui gouvernait alors les deux Su-tchuen, méridional et oriental, n'hésita pas à ordonner prêtre, après quelques mois de préparation, un sujet si bien éprouvé, et à lui confier un district. Dès lors sa vie s'écoule dans les travaux obscurs, mais plus méritoires du saint ministère.

Cependant, instruit comme il l'était, entendant bien le français et surtout confesseur de la foi, il était considéré comme au-dessus du commun des prêtres indigènes, et très estimé de ses supérieurs. Aussi, lorsque le Thibet fut érigé en vicariat apostolique et confié à Mgr Thomaze Desmazure, ce dernier demanda et obtint le Père Augustin pour l'aider

dans cette difficile entreprise. Il ne pénétra point dans l'intérieur du Thibet, mais il aida puissamment à fonder les premiers établissements situés sur la frontière.

Plus tard le Su-tchuen méridional ayant été séparé de l'oriental, Mgr Pichon, qui en fut le premier vicaire apostolique, réclama, comme lui appartenant, le P. Augustin, originaire de Su-fou, première ville du nouveau vicariat. Là encore il fut d'un grand secours pour l'établissement de la mission, et la fondation des collèges et des premières œuvres d'un vicariat où tout était à créer. Les missionnaires européens étant peu nombreux et presque tous nouveaux, le P. Augustin, sans en avoir le titre, remplissait l'office de grand-vicaire. A l'époque du Concile, en 1869, Mgr Pichon songea même un instant à l'emmener à Rome comme son théologien.

Dernières années et dernières épreuves.

Vers cette époque commencent les dernières épreuves du cher P. Augustin. Il souffrit d'un panaris à la main droite, qui le laissa estropié des deux premiers doigts. Il fut longtemps sans pouvoir célébrer le saint Sacrifice ; à peine pouvait-il prendre seul sa nourriture. A la fin, s'étant habitué à se servir de la main gauche, et les doigts estropiés ayant repris quelque force, il put se remettre au saint ministère, et remonta à l'autel. Ses dernières années s'écoulèrent dans la sous-préfecture de Lan-Ky, près de Su-fou, sa ville natale. Entré dans la soixante-quinzième année de son âge, il paraissait encore vigoureux, et rien ne faisait prévoir une fin si prochaine, lorsque, ce printemps dernier, il fut saisi tout à coup de la fièvre typhoïde, qui en un mois devait le conduire au tombeau. J'accourus auprès de lui à la première nouvelle du danger, et sur sa demande je lui administrai les derniers sacrements qu'il reçut avec les plus vifs sentiments de foi et d'humilité. Ensuite, appelé ailleurs, je me fis remplacer auprès du mourant par un autre prêtre indigène, le P. Chrysostome Thang, entre les bras duquel il mourut, la veille des Rameaux, le 13 avril 1889.

Touchante mort du Père Augustin.

Depuis le commencement de sa maladie jusqu'à la fin, il

ne cessa d'exhorter les chrétiens qui accouraient en foule pour le voir et s'édifier. Craignant qu'il ne se fatiguât, je voutus un jour défendre l'entrée de sa chambre, mais il me pria de la laisser libre, ajoutant qu'il éprouvait de la consolation à recevoir ses ouailles et à prêcher ainsi jusqu'à la fin. Dès le premier jour, les chrétiens eurent la persuasion que le bon Père allait leur être enlevé.

Je rapporterai ici le fait étrange qu'ils regardaient comme l'annonce de sa mort, sans y ajouter plus d'importance qu'il ne convient. C'était au commencement de la maladie, lorsque rien encore ne pouvait faire prévoir le dénouement fatal. Une païenne, demeurant en face de l'oratoire, s'était levée de grand matin pour aller au marché. Elle entendit comme une foule de voix confuses à la porte de l'oratoire. Regardant de ce côté, elle ne vit personne, et réellement il n'y avait personne en ce moment. Alors, elle distingua une voix qui disait : " Il faut préparer des cierges, achetez dix livres de cire. "

Il faut savoir que nos chrétiens font un grand usage de cire pour les enterrements. Plus il est solennel, plus ils brûlent de cire. Commander dix livres de cire, c'était annoncer de pompeuses funérailles. La païenne revenue du marché, s'empressa d'aller voir ce qu'il y avait de nouveau chez les chrétiens. On lui répondit qu'il n'y avait rien, si ce n'est que le Père était un peu souffrant. Mais ils furent bien surpris quand elle leur dit ce qu'elle avait entendu. Ils prirent ses paroles pour un avertissement de préparer les funérailles du Père.

Les funérailles.

Quoique la présence de deux prêtres indigènes permit d'observer à l'égard du défunt toutes les cérémonies de l'Église, les chrétiens n'en voulurent pas moins durant trois jours brûler des cierges, et chanter des prières autour de son cercueil. Il en vint de très loin, et chaque famille principale de Su-fou y envoya une députation. Ensuite, comme les fêtes de Pâques approchaient, et que le corps devait être transporté à cinq lieues de là, au cimetière commun des prêtres de la mission, on se mit en devoir d'organiser le cortège.

Le matin une pluie torrentielle tombait. Le Père Chryso-
tome qui présidait les funérailles, rempli de cette foi vive
qui le distingue, s'approche du cercueil et, et s'adressant au
défunt :

“ Il faut, dit-il, que vous arriviez aujourd'hui au lieu de la
sépulture, Mgr Chatagnon l'a ainsi ordonné. Vous qui fûtes
toujours si obéissant pendant votre vie, donnez-nous encore
un exemple de cette vertu, et obtenez-nous un temps favo-
rable. ”

Aussitôt le vent s'élève et balaye les nuages. Le cortège
funèbre se développe dans les rues de la ville, tous les chré-
tiens sur deux files, portant des cierges, le prêtre en tête
revêtu du surplis et de l'étole et précédé de la croix. On tra-
verse ainsi les rues principales et les plus fréquentées, tous les
païens sortant de leurs maisons pour admirer le spectacle.
C'est qu'une des choses qui édifient le plus les païens chi-
nois, ce sont les honneurs rendus aux morts. Au milieu de
la ville, un convoi païen plus modeste se rangea lui-même
respectueusement, pour laisser passer celui des chrétiens.
La dépouille mortelle du confesseur de la foi repose au mi-
lieu des missionnaires et des prêtres indigènes en attendant
la résurrection.

* * *

Je n'ajouterai, dit Mgr Chatagnon, qu'un mot à cette notice sur
le vénérable Père Augustin, c'est qu'elle n'est pas un banal pané-
gyrique, mais une page d'histoire sincère. Les deux vertus qui
brillèrent chez lui d'un plus vif éclat, l'humilité et l'obéissance, ne
lui vinrent pas de la nature, car elles sont trop contraires au
caractère chinois, mais il dut les acquérir par une application
constante. Ce sont elles qui lui concilièrent partout la vénération
de ses inférieurs, l'amitié de ses égaux, des prêtres indigènes et
des missionnaires, enfin l'estime et la confiance de tous ses
supérieurs. Que dire de sa foi, et de sa vénération envers le saint
Sacrement ? Il avait coutume de dire que les prêtres pour traiter
cet auguste sacrement devraient avoir des doigts de rechange,
qui seraient enfermés dans une boîte précieuse et ne serviraient
qu'à cet usage.

Les autres vertus ressortent de ce petit abrégé, c'est pourquoi je n'en dirai rien. Mais comme Dieu voit des taches même dans ses anges, je ne laisserai pas de recommander aux prières de tous les associés de la Propagation de la Foi, un des prêtres chinois qui ont le mieux mérité de cette œuvre catholique.

II

CATÉCHUMÈNE ET MARTYRE.

Dans la lettre suivante communiquée aussi par Mgr Chatagnon, le P. Boucheré raconte un des triomphes de la grâce, d'autant plus sublime qu'il apparaît dans la faiblesse même. Il s'agit d'une de ces pauvres filles que les Chinois méprisent tant, et dont la vie est comptée pour rien.

LETTRE DE M. BOUCHERÉ

DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, MISSIONNAIRE AU SU-TCHUEN
MÉRIDIONAL.

Tout près de la ville de Yün-hién, existe une famille de nouveaux chrétiens appelés Mô. Fervents et zélés comme de bons néophytes, ils ne laissent passer aucune occasion de communiquer le don de la foi qu'ils ont reçu de Dieu. Un jour, une femme, leur parente éloignée, appelée Tày, qui habite au loin dans les montagnes, vint à la ville pour ses affaires, et se reposa quelque temps chez eux. Ils la prêchèrent selon leur coutume, et cette fois la semence tomba dans une bonne terre. La foi pénétra dans cette âme naturellement droite, sans obstacle et par conséquent sans effort. Ignorante et illettrée comme la plupart des habitants de ces montagnes, elle apprit de la bouche des Mô, l'indispensable de la doctrine. Le cœur chez elle devait suppléer au reste.

Tante et nièce.

De retour dans sa famille, son premier soin fut de répandre autour d'elle la bonne Nouvelle qu'elle avait apprise si

inopinément. Si elle rencontra de l'indifférence, de l'opposition même, le Ciel l'encouragea par la conversion d'une nièce, jeune fille de dix-neuf ans, fiancée, et presque à la veille de se marier. Vivant à proximité toutes deux, tante et nièce pouvaient se voir chaque jour, s'entretenir à l'aise, s'instruire et s'encourager mutuellement. La nièce eut bientôt épuisé tout le trésor de doctrine de sa tante : le signe de la Croix, le *Pater*, l'*Ave* et le *Credo*. Quant aux dix Commandements de Dieu, elle les pratiquait mieux qu'elle n'aurait su les réciter. Les actes de foi, d'espérance et de charité, elle les formulait à sa façon, et sa vie devait bientôt les exprimer en actes.

Première persécution.

La persécution, en effet, sourde d'abord, ouverte et violente ensuite, ne tarda pas à surgir au sein de sa propre famille. Ses frères et sa mère trouvèrent mauvais qu'elle renonçât au culte des idoles, pour adorer un Dieu invisible. Il lui seyait bien à elle, pauvre fille, de se distinguer ainsi ! Et puis de quel œil son fiancé verrait-il ces pratiques ? Il fut décidé qu'on y mettrait un terme. D'abord, toute relation avec sa tante lui fut sévèrement interdite. Ensuite, par de mauvais traitements, on essaya de l'empêcher de se livrer seule à ses fantaisies au sein de sa famille. Enfin, comme ils n'y réussissaient pas, ils se hâtèrent de s'en débarrasser en la livrant à son fiancé.

Hélas ! si la pauvre fille avait nourri l'espoir d'obtenir plus de liberté de son mari, et même de le convertir, elle fut cruellement déçue. La nouvelle famille où elle entra était encore plus hostile au nom chrétien que ses pauvres montagnards, gens ignorants et simples. La belle-mère surtout entra en fureur, quand elle reconnut que sa bru était chrétienne. Dès lors elle et son fils, le mari de la pauvre femme, mirent tout en œuvre pour la faire renoncer à sa foi. Sous le moindre prétexte on l'injurait, on la battait.

Certes la vie de la païenne est dure. Qu'on la prenne sous toutes les latitudes et dans tous les pays, excepté ceux où le christianisme a pénétré et transformé les mœurs, partout, c'est un être voué à la souffrance et à l'opprobre. Pour ses

parents, elle est une honte et un embarras dont il se décharge fréquemment par l'infanticide. Chez son mari, c'est un souffre-douleur, une esclave, plus maltraitée souvent que les bêtes de somme. J'ignore si c'est là le bel idéal que se proposent ceux qui veulent affranchir la femme du christianisme, mais c'est là qu'ils tendent. Il faut vivre, comme nous, je ne dirai pas au milieu des barbares, mais parmi les Chinois qui ont atteint un si haut degré de civilisation en dehors du christianisme, pour juger combien sont glorieux et salutaires à l'humanité les biens de la religion, et combien il est désastreux de s'en affranchir.

Cependant notre pauvre catéchumène porta bientôt dans son sein le premier fruit de son mariage. Le cœur de son mari va-t-il s'adoucir? Loin de là, excité par le démon qui peut seul inspirer tant de férocité, il continua de la maltraiter, lui refusant la nourriture, la faisant coucher sur la terre nue et humide : aussi mit-elle au monde avant terme un enfant qui portait l'empreinte visible des souffrances de sa mère : c'était un garçon. En faveur de l'enfant, le mari relâcha un peu de sa rigueur, pour voir si la pauvre mère pourrait se rétablir, et l'enfant vivre et se fortifier. Il fut permis à la mère d'aller avec son enfant prendre un peu de repos au sein de sa famille. Là, ce qu'elle recherchait surtout, c'était la compagnie de sa tante qui seule pouvait la comprendre, la consoler et l'encourager. Elle en avait tant besoin, la pauvre femme, elle qui avait souffert si longtemps pour sa foi, et ne pouvait entrevoir la fin de ses maux !

Ses parents, cependant, ne lui pardonnaient point son obstination dans la religion chrétienne. Ses frères lui reprochaient d'être elle-même la cause de tous ses maux et de ne rapporter à sa famille que de la honte et des ennuis. C'est pourquoi il fut encore interdit à la pauvre femme d'avoir aucun rapport avec sa tante. Les deux catéchumènes durent recourir à la ruse pour se voir, et s'encourager. Une petite fille servait d'entremetteuse. Le jour, on évitait de se rencontrer ; mais, la nuit, on tâchait de se réunir ordinairement chez la tante qui était plus libre et moins surveillée. Les parents de la jeune femme trompés par cette docilité apparente se relâchèrent de leur sévérité, et lui montrèrent un visage plus doux.

Héroïsme dans l'épreuve.

Hélas ! cette halte dans la persécution fut bien courte. L'enfant maladif vint à s'envoler en paradis, baptisé en secret par la tante. A cette nouvelle, le mari sent se réveiller toute sa haine, et n'étant plus retenu par aucun lien, il court à la ville, et ose, lui, le vrai coupable, accuser d'infanticide la mère éplorée, demandant pour ce fait le divorce. Le divorce ! mais la pauvre catéchumène le désirait de tous ses vœux. Seulement, la volonté d'une femme compte-t-elle en Chine ? Peut-elle manifester même un désir ? Ses parents se trouvaient offensés de l'accusation du mari, le divorce était injurieux pour toute la famille, il fut décidé qu'on le combattrait, et qu'on soutiendrait le procès. Voilà la pauvre femme qu'on traîne à la ville de *Yün-hièn*, où, logée dans une hôtellerie, elle se sent plus seule que jamais. Là, ne trouvant personne à qui se confier, elle eut la pensée d'envoyer chercher le Père, dont elle avait une haute idée.

C'était en juillet. J'étais alors aux Salines, à douze lieues de là. Le lendemain j'accours près d'elle. Pour la première fois je voyais cette chère brebis de mon troupeau. J'avais seulement entendu parler d'elle et de ses malheurs. Pauvre femme ! comme les souffrances et les chagrins se traduisaient en vives empreintes sur son visage ! Comme ses traits amaigris respiraient la tristesse ! Ses paroles révélaient le travail de la grâce, comme aussi la terrible lutte livrée entre la foi et la nature. Elle ne se plaignit point de ce qu'elle avait souffert pour la religion ; mais elle se croyait à bout de forces, et doutait de sa constance pour l'avenir. Elle désirait de tout son cœur le divorce.

— Père, me disait-elle, si je retourne chez mon mari, que de nouvelles et plus cruelles souffrances m'attendent !... Ils me battront, ils me tueront peut-être...

Ces paroles me déchiraient le cœur, car je voyais le bien-fondé de ses pressentiments. Mais qu'y faire ? ses parents, il est vrai, quoique toujours obstinés païens, semblaient un peu radoucis, et ne gênaient en rien nos entretiens, mais c'était dans l'espoir que je les aiderais à soutenir leur procès. Ils ne pouvaient comprendre que l'on consentit au divorce, et ne

voulaient pas en entendre parler. Aussi ne pouvant à aucun titre intervenir dans le procès, je dus lui laisser suivre son cours. Je passai deux ou trois jours à préparer la victime pour le sacrifice que je prévoyais. Je lui prêchai Notre-Seigneur, le grand modèle de patience, et sa sainte Mère qui l'assisteraient dans tous ses combats. Enfin le mandarin jugea comme je l'avais prévu.

—C'en est fait, Père, je suis condamnée, vint me dire en pleurant la pauvre femme ; je suis obligée de retourner chez mon mari. Mes parents m'abandonnent ; mais vous, Père, ne m'abandonnez pas. Assistez-moi de vos prières, de vos conseils, et de tous les secours possibles.

* * *

Dès lors, en effet, il était aisé de prévoir le sort qui l'attendait. Aucune réconciliation n'était plus possible avec son mari, qui, au grief de religion, voyait s'ajouter la honte d'un procès perdu. Il devait être plus furieux que jamais contre sa femme, et chercher tous les moyens de la perdre. J'ai bien regretté plus tard de ne l'avoir pas baptisée alors ; mais je ne la trouvais pas assez instruite, je craignais pour sa persévérance, enfin je comptais sur sa tante pour lui donner le baptême en cas de danger. Je m'en retournai donc aux Salines, lieu de ma résidence, bien triste et bien inquiet.

Cris de détresse de la pauvre catéchumène.—Le missionnaire se rend à son appel.

Plusieurs mois se passèrent sans nouvelle aucune de cette infortunée catéchumène, lorsque, vers la Toussaint, je reçus un courrier qu'elle envoyait pour implorer mon secours. Sa position, disait-elle, était devenue intolérable. Elle pensait fuir et se réfugier aux Salines.

Fuir était bien l'unique chance de salut qui restât. Les païennes qui ne sont pas contentes de leurs maris le savent bien. Mais le pouvait-elle ? S'il la laissait s'enfuir, les parents de sa femme viendraient immédiatement l'accuser de s'en être défait par un crime. Il devait donc veiller sur elle plus que jamais. Sans bien savoir quel secours je pour-

rais lui porter, je me rendis immédiatement aux cris de détresse de la pauvre martyre.

* * *

C'était à quinze lieues dans ces pays de montagnes qui m'étaient tout à fait inconnus. Personne pour me guider. Le jour, en demandant la route à tous les passants, je me dirigeai tant bien que mal ; mais, le soir étant venu et la nuit s'approchant, je ne trouvai plus personne, et j'errai à l'aventure. Je commençais à devenir sérieusement inquiet, lorsque, levant les yeux, j'aperçois à quelque distance dans un champ, une femme encore courbée sur son travail. Je me dirigeai vivement de son côté, et la priant de m'excuser, je lui demandai des renseignements sur la famille que je cherchais :

— Dieu ! est-ce possible, s'écrie-t-elle ! Comment, le Père ici ! dans ces montagnes ! O, Père que vous êtes bon de venir jusqu'à nous. Venez, arrivez, ma maison n'est qu'à deux pas.

Mon bon ange m'avait conduit comme par la main, droit chez la tante de ma chère catéchumène. Rendant grâce à Dieu pour une telle assistance, j'entrai dans sa maison où je passai deux jours. Je vis les frères de la martyre, je cherchai à les intéresser en sa faveur, car sans eux que pouvais-je faire ? Je ne pus rien obtenir de ces païens égoïstes et sans cœur.

— Notre sœur, me répondirent-ils, est bien malheureuse, il est vrai, mais c'est sa faute ; pourquoi s'obstiner ainsi dans cette religion et ne pas faire comme les autres ? Nous avons assez dépensé déjà pour son procès. Qu'elle se tire d'affaire désormais comme elle pourra !

Le martyre

Dès le lendemain j'envoyai un courrier avertir de mon arrivée la pauvre catéchumène, et lui offrir mes services. Le courrier ne put parvenir jusqu'à elle. La petite fille de la tante, jadis employée comme intermédiaire, lui fut encore dépêchée, et me rapporta sur le soir de bien tristes nouvelles.

Elle était de plus en plus maltraitée ; son mari, ne pouvant la faire apostasier, avait cherché plusieurs fois à s'en défaire. Elle protestait toujours énergiquement qu'elle n'abandonnerait jamais son Dieu.

—Tu peux me tuer, lui disait-elle, tu n'arriveras pas à me faire renoncer à ma religion, à ma prière, à mon signe de croix.

Quant à fuir, la chose lui paraissait désormais impossible. Elle me remerciait de ma démarche et de ma bonne volonté. Elle se résignait à son sort, et s'abandonnait à la volonté de Dieu.

Le bon Dieu, en effet, s'était choisi cette victime, et le jour du sacrifice approchait. Quelques semaines plus tard, un peu avant Noël, un exprès vint m'annoncer qu'elle avait consommé son martyre. L'indigne mari et la belle-mère, ne pouvant triompher de la résistance de cette héroïque catéchumène, s'étaient un jour saisis d'elle, et l'avaient frappée jusqu'à la mort. Son bon ange seul entendit ses dernières paroles, et recueillit son dernier soupir. Le baptême de sang remplaça pour elle le baptême d'eau.

* * *

Ainsi mourut, à vingt et un ans, cette courageuse catéchumène, inconnue, délaissée, méprisée des hommes, de sa propre famille, seulement pour avoir connu, adoré, aimé et servi le vrai Dieu. Tel a été son seul crime, et la seule cause de sa mort. Daigne le Seigneur dans sa miséricorde, par l'intercession de cette catéchumène martyre de sa foi, pardonner à ses bourreaux !

Je n'ai pas besoin d'ajouter que d'abondantes bénédictions vous sont aussi assurées, à vous et à tous vos coopérateurs, les membres de la Propagation de la Foi. Dieu ne laissera pas sans récompense l'aumône de ceux qui aident à rassembler ses élus des quatre coins du monde. Les élus, les martyrs, se montreront reconnaissants envers ceux qui leur auront envoyé les hérauts de la bonne nouvelle.

MISSIONS D'AFRIQUE

(*Annales de la Propagation de la Foi de Lyon.*)

VICARIAT APOSTOLIQUE DE LA SÉNÉGAMBIE

Au moment où Mgr Barthet, le nouvel évêque de cette grande mission, recevait l'onction épiscopale, on nous communiquait cette intéressante correspondance. Ce récit nous transporte au milieu de l'un de ces villages chrétiens de la Sénégambie où le zèle des fils du vénérable Libermann arrache chaque jour au fétichisme quelques-uns de ses esclaves pour leur donner la liberté des enfants de Dieu.

RAPPORT DU R. P. JOUAN

DE LA CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT ET DU SAINT-CŒUR
DE MARIE

Fondation de la station de Ndianda.—Premières conversions.

Ndianda est un petit village de noirs situé à trois quarts d'heure de Saint-Joseph de Ngasobil, l'un des principaux établissements de la Sénégambie. Mgr Duboin fit commencer l'évangélisation de ce village par un Père qui s'y rendait de temps à autre pour y faire le catéchisme. Enfin, le 5 juin 1834, Mgr Riehl y établit un ancien élève de la mission, Jean-Marie Ngour, comme catéchiste et instituteur. Peu de temps après, celui-ci présentait au baptême un assez grand nombre d'enfants.

A la fête de Pâques 1837, une femme, mariée à un infidèle, appelée Diara, et jouissant d'une grande influence dans le pays, reçut le baptême soienel. Ce fut un événement pour tout Ndianda. Le chef, accompagné des anciens et de la majeure partie du village, voulut y assister. Pas la moindre cérémonie n'échappait à leurs regards avides. Diara fit sa

première communion bientôt après, le jour de la Pentecôte, elle était accompagnée à la sainte table par son fils aîné et par vingt-cinq adultes, admis comme elle, pour la première fois au sacré banquet. Les anciens chrétiens voulurent s'associer à leur bonheur et l'on compta cinquante-deux communions. C'était, en ce moment-là, le nombre des fidèles de Ndianda.

Le chef du village, Yugo. — Sa fin chrétienne.

La jeune chrétienté fut bien éprouvée par la mort de Mgr Riehl, son fondateur ; mais la divine Providence lui ménagea en la personne de son successeur, Mgr Picarda, un second père. Tout Ndianda, le chef en tête, tint à lui faire une réception solennelle ; arcs de triomphe, pavillons, détonations bruyantes de coups de fusils, lui manifestèrent la joie de notre population. Aussi le prélat leur exprima-t-il toute sa satisfaction, lorsque, réunis dans la classe, ces braves gens lui témoignaient de leur amour et de leur reconnaissance : “ J'ai été reçu partout, leur dit-il, avec beaucoup de cœur ; mais c'est Ndianda qui remporte la palme.”

Enhardi par ces louanges, le chef du village, Yugo, encore païen, pria Sa Grandeur de lui apporter à son retour un manteau rouge, ce qui lui fut promis. Mais il ne devait pas tarder à recevoir une meilleure récompense, celle de faire une mort chrétienne.

Un mois après, en effet, sa maladie, la lèpre, devenant plus maligne, Yugo sentit sa fin approcher, et supplia le P. Amann de lui accorder la grâce du baptême. Yugo devint chrétien sous le nom d'Etienne. Il méritait bien, du reste, de porter, le premier, le beau nom de notre saint patron. Alors, heureux et grave, il invita ses amis à faire comme lui et leur récita le symbole des apôtres. Quelques jours après, il s'endormait dans la paix du Seigneur.

Ce fut pour la Mission une grande perte. Il fut pleuré par tout le village fondé par lui, il y a vingt ans, et dont il avait toujours été le chef aimé et respecté. C'était un homme bon, juste, énergique. Il n'a jamais donné un ordre qui ne fût exécuté ; mais, comme on le dit encore aujourd'hui

d'hui, il ne commandait aucune corvée sans qu'il fût le premier à l'œuvre.

*Le fils de Yugo, modèle de nos jeunes chrétiens.
Sa résistance à son frère musulman.*

L'un de ses fils le rappelle à tous. Jean-Baptiste est le meilleur de nos jeunes gens chrétiens : c'est le modèle.

Un dimanche, comme il se rendait à l'église de bon matin pour se confesser, son frère Ngor, musulman fanatique, le suit jusqu'à la porte de l'église, et l'appelle. Jean-Baptiste sort ; Ngor le saisit pour l'entraîner au travail : refus énergique de Jean-Baptiste. Ngor, furieux, le prend à la gorge et allait le maltraiter sans l'arrivée du catéchiste Jean, qui le lui enlève des mains.

La messe sonne ; Jean-Baptiste y communie. Ngor, pendant ce temps, rôdait autour de l'église. Au sortir de l'office il saute de nouveau sur Jean-Baptiste pour l'entraîner au champ.

— Je n'irai pas, dit Jean-Baptiste, c'est aujourd'hui dimanche, je ne travaillerai jamais le dimanche, tue-moi, si tu veux.

On ne sait ce qui serait arrivé ; mais les jeunes chrétiens étaient là ; ils empoignent le grand Ngor, le livrent à Yugo, alors catéchumène. Celui-ci lui donne une sévère correction et le menace de la prison de Joal, s'il lui arrivait encore de maltraiter son frère. Ngor fut visiblement puni par Dieu ; il le reconnaît lui-même : bientôt après, il tombait d'un arbre, il en reste estropié. Jean-Baptiste est toujours fidèle observateur de la loi du dimanche.

Si Jean-Baptiste avait été plus âgé, il aurait pu, au dire de tous, remplacer son père. Mais, vu sa jeunesse, le choix tomba sur Coulé-Diar, catéchumène, parent et ami de Yugo. Ses enfants sont tous chrétiens.

Confirmation par Monseigneur Picarda.

Au mois de juin 1888, Mgr Picarda revenait à Ndianda, selon qu'il l'avait promis à sa première visite. Ce fut un nouvel élan de joie parmi nous. On lui offrit des cadeaux de

toute espèce, et particulièrement unealebasse d'œufs avec cette adresse :

A Sa Grandeur Monseigneur Picarda, évêque de Ndianda et du Sénégal (sic).

C'était l'écriture de Jean-Baptiste.

Le lendemain 17, le prélat donnait la confirmation à quarante de nos chrétiens, dont seize eurent le bonheur de faire leur première communion. Il conféra le baptême à quatre adultes. Dans la soirée, Monseigneur fit la bénédiction de la nouvelle habitation des Sœurs, charmante maison à deux chambres, avec galerie tout autour. C'est la dernière œuvre du P. Amann à Ndianda.

La famine.—Admirable générosité des noirs pour les missionnaires.

Je fus désigné pour le remplacer et je m'efforçai de leur montrer que la bonté du Père qu'ils pleuraient se trouvait dans tout missionnaire. La famine devenant grave, je demandai du secours, qui fut promis; mais on souffrait partout, le secours se fit attendre et ne vint point. Nos affamés vivaient d'espoir, cherchaient le matin dans la forêt un peu de nourriture pour pouvoir travailler le soir; vint enfin le moment de la récolte, elle fut abondante.

Mais bientôt survint une autre épreuve. Le vicariat était à bout de ressources; Monseigneur décida l'abandon de la station de Ndianda, ne pouvant fournir aucun secours pour en entretenir le personnel.

Cette nouvelle qui nous brisa le cœur et fit pleurer mère Marthe, sœur Pierre et Jean, notre catéchiste, répandit partout la tristesse. Mais le chef Coulé-Diar vint trouver le Père, demande lecture de la lettre et s'en retourne. Les femmes se réunissent, les hommes couvrent la place publique, il est décidé par eux que l'œuvre de Ndianda vivrait, qu'ils se chargeraient de l'entretien des missionnaires.

Les femmes nous font deux champs de riz; les hommes, secondés par le village voisin, nous cultivent un immense champ de pistaches; et, après la récolte, chacun nous apporte une gerbe de son mil, de sorte que notre grenier se trouve être le plus grand du village.

Plantation d'une croix.

Nous profitâmes de ce mouvement de générosité pour planter une croix sur le chemin de Ndofan, au milieu de notre vaste champ de pistaches. Elle fut portée triomphalement au chant du *Magnificat*, à l'entrée du champ, le chef, aidé de son deuxième conseiller, creusa le trou ; et là, en présence de deux cents hommes émerveillés et silencieux, nous en fîmes la bénédiction. Elle est maintenant debout, rappelant à tous l'instruction que fit alors le Père : " Signe de la Rédemption de tous les hommes, elle sera aussi le livre où leurs enfants liront le grand travail qu'ils venaient d'accomplir pour les missionnaires du bon Dieu."

Le catéchiste parla, le chef parla, les principaux notables tinrent tous à dire leur mot. Ce fut un touchant spectacle ; aussi garde-t-on le souvenir de ce jour avec une certaine fierté. Ce champ s'appelle *le ckamp de la croix* ; il est désormais acquis à la Mission.

Curieuse superstition.—Comment elle amena la conversion du nouveau chef.

Quelques jours après la plantation de la croix, une lettre tombée du ciel, disait-on, et apportée du levant par un marabout, jeta le trouble dans le pays. Elle portait que *les maisons où le tonnerre rencontrerait des poules, il y tomberait*. Les uns en rient, principalement nos chrétiens ; les autres s'en inquiètent. Il y était dit aussi que les poules empêchaient la pluie de tomber. Dans les environs il n'y avait déjà plus de poules ; à Ndianda, on les achetait à vil prix. Les chefs des villages voisins l'ayant appris, adressent des députés à celui de Ndianda ; celui-ci les renvoie poliment dire à leurs chefs que les ânes étant plus forts que les poules, pourraient peut-être, plus que celles-ci, empêcher la pluie de venir. En conséquence, il les invitait à tuer leurs ânes.

On revient à la charge, on le menace ; ils étaient appuyés par un bon nombre de notables de Ndianda ; Coulé cède, fixe le jour du massacre général de la gent galline et donne l'ordre et l'exemple.

Le lendemain de la grande extermination, il arrive chez le Père, riant et un peu confus.

—Eh bien ! Coulé, qu'est-ce qu'il y a donc ?

—Ah ! ils m'ont mis dedans. Pour avoir la paix avec nos notables, j'ai fait tuer mes poules, parce qu'ils disaient qu'elles empêchaient la pluie de tomber. Mais, pour eux, ils n'en ont rien fait. Presque toute la nuit, je n'ai fait qu'entendre le chant joyeux des coqs.

Ce fait décida sa conversion. Tout aussitôt il commence à répéter ses prières. Il avait raison de profiter du temps ; car, malade de la poitrine, il s'affaiblissait visiblement.

Bientôt, ne pouvant plus quitter son lit, il demande en grâce le baptême ; mais c'était à l'église qu'il voulait être baptisé. Il choisit le jour, en avertit ses amis et les chefs voisins, même les marabouts. Il désirait qu'on lui donnât au baptême le nom de Monseigneur.

Cependant le démon essaya d'empêcher une solennité qui pouvait lui faire beaucoup de mal. Un des neveux de Coulé, encore païen, y travailla de toute manière et eut même le courage de me dire :

—Il ne faut pas conduire Coulé à l'église. Ce n'est plus qu'un cadavre ; et si je pouvais quelque chose, on ne le baptiserait pas.

Connaissant le chef, je lui rapportai le fait ; il en rit et il ajouta :

—Certes, il n'y peut rien, ni lui, ni personne ; je suis le maître de mon âme.

Nous en écrivîmes au provicaire apostolique, le R. P. Pascal, lui indiquant l'époque du baptême ; il voulut bien venir y présider, accompagné du P. Le Gall.

On sonne aussitôt le premier coup de cloche, la place de l'église est bientôt remplie de monde. Le chef de Joal va au-devant de Coulé ; celui-ci saisit son bâton, s'efforce de se lever, il retombe sur sa couche. On veut le soutenir.

—Non, merci, dit-il, j'irai tout seul.

Cependant à ma prière, il accepte qu'on lui offre le bras.

Pendant la cérémonie du baptême, notre catéchiste en donnait l'explication en volof. On écoutait avec la plus grande attention.

—Voulez-vous être baptisé ?

—*Vav vav*, oui, oui, répondit fortement Coulé.

Le R. P. Pascal lui passa ensuite au cou une médaille de la sainte Vierge comme souvenir de Monseigneur, dont il portait maintenant le nom, et le P. Le Gall entonna de sa forte voix le *Magnificat*, que nos chrétiens triomphants continuèrent avec entrain.

On avait préparé sur la place de l'église un goûter : petits gâteaux et bons vins blancs faisaient sourire tout le monde. C'était l'envoi d'un commerçant de Joal, ami de Coulé ; on trinqua au nouveau baptisé, on le félicita.

—Le baptême est bon, répétait-on.

—Faites comme Coulé, disait Jacques Lar, chef de Joal.

Nous l'espérons, c'est l'aurore d'un consolant avenir qui, ce jour-là, s'est levé sur Ndianda. Il ne meurt, en effet, depuis ce jour personne sans que l'on s'inquiète s'il a été baptisé ou non.

Notre chef rentra chez lui heureux, se faisant appeler par son nom de baptême François-Xavier. Lorsqu'il entendait ce nom, il souriait de bonheur. Mais François-Xavier ne tarda pas à rejoindre au ciel Etienne, notre premier chef Yugo. Il mourut le 24 septembre, dans de grands sentiments de foi et de piété, au son de l'*Angelus*. Le soleil venait de se coucher, son fils était à ses pieds récitant avec ferveur le chapelet.

Il y eut une grande affluence à ses funérailles. Quelques heures après, la cour de la Mission se remplissait. Chacun tint à dire son mot ; tous de louer l'ami que l'on venait de perdre, tous de rappeler son baptême avec admiration.

Paté-Top, le chef actuel, et sa famille.

Paté-Top, premier conseiller, fut choisi, séance tenante, pour lui succéder. Paté n'est point chrétien ; mais son jeune frère Jean-Baptiste Top, est le plus ancien de nos néophytes. Sa femme et ses enfants sont aussi chrétiens. C'est une famille édifiante et modèle. Jean-Baptiste Top nous aide beaucoup près des malades en danger et qui craignent le baptême de peur de mourir. Jean-Baptiste survient alors.

—Comment, dit-il, tu as peur que le baptême te tue ; est-ce qu'il m'a tué, moi ? a-t-il tué ma femme et mes enfants ? Le baptême, au contraire, c'est le remède qui fera vivre ton âme pour toujours.

Le moribond sourit et ne craint plus.

Conversion et mariage solennel d'un mahométan.

Thomas Diouf habitait à Ndianda depuis cinq ans. Né et baptisé en Gambie, mais entraîné dès son jeune âge dans le mahométisme par un de ses oncles, il demandait en mariage une jeune chrétienne de Joal. Or, bien que ne pratiquant pas la loi de Mahomet, il ne se sentait point le courage de revenir à Dieu, et craignait le qu'en dira-t-on ! Nos chrétiens attristés se mettent en prières, font une neuvaine à la sainte Vierge.

Thomas s'approche de la Mission, va saluer le Père ; aujourd'hui il veut se convertir ; demain il remet à plus tard. Enfin, il accepte une médaille et s'avoue vaincu : il est converti, on fait les publications. Ce mariage, qui étonnait tout le monde, attira un grand nombre de curieux et pas mal de marabouts. Nous le fîmes le plus solennellement possible, comme étant le premier mariage célébré à l'église de Saint-Etienne de Ndianda.

C'est au son des cloches que les fiancés entrèrent à l'église. Thomas, agenouillé au pied de l'autel, prononça son abjuration en présence de cette foule attentive :

—Je renonce à l'abominable religion de Mahomet que, du reste, je n'ai jamais ni connue ni aimée.

Les marabouts l'assaillirent ensuite, lui reprochant sa désertion ; mais il sut les repousser et aujourd'hui il est tranquille et fervent chrétien.

Fête patronale de saint Etienne.

Notre fête patronale commença ensuite à occuper les esprits. Il fallait de longue main s'y préparer ; on voulait un cantique à saint Etienne. J'écrivis en France ; mais la fête approchait et le cantique n'arrivait pas. Je me mis à l'œuvre et j'en composai un en wolof sur l'air du beau

chant de la Bretagne: *Catholique et Breton toujours*. Le R. P. Pascal enchanté le fit imprimer immédiatement. Depuis lors, nous nous réunissions chaque soir et nous chantions: *Ey Etienna, Ey sunu Ramukat*.

Le 26 décembre nous arrivaient de bonne heure des pèlerins de tous côtés.

A la fin de la messe, le F. Protais entonna, au son du piston, le cantique à saint Etienne. Il fut chanté avec un véritable enthousiasme. Nos chrétiens s'écriaient: " Nous n'avons jamais rien vu de si beau, de si touchant!" Aussi se cotisèrent-ils afin de recevoir convenablement leurs nombreux pèlerins. Ils les invitèrent tous à un dîner commun, servi dans les écoles. Cela ne rappelait-il pas les agapes des premiers temps de l'Eglise?

La consécration au Sacré-Cœur, nous l'espérons, nous sera d'un puissant secours. Déjà elle commence à porter ses fruits. On lui attribue les pluies qui se succèdent à temps convenable pour les moissons. Mais surtout on remarque plus d'union dans les familles. Nos chrétiens sont plus fervents et plus respectés partout. Pas une personne n'est morte à Ndianda, depuis la fondation de la station, sans avoir reçu la grâce du baptême.

LA

PREMIÈRE COMMUNION DU PETIT MARTYR

(Petit Almanach de la Propagation de la Foi).

Le soleil brille radieux sur le centre de l'Afrique, et, sous ses scintillements d'or, le ciel bleu paraît plus pur, la luxuriante nature plus belle, et l'eau claire des grands lacs plus limpide. Au milieu de cette région isolée, qu'elle est calme et tranquille la petite chapelle de la Mission de Tégoua ! Sans doute ses simples murailles sont tristes et dénudées, sans doute son ameublement est presque misérable, sans doute..., mais qu'importe, puisque sur le pauvre autel de bois repose le DIEU du Ciel et de la terre !...

Prosterné au pied du Tabernacle, le missionnaire prie soucieux, découragé... Hélas ! depuis longtemps déjà il a abandonné sa patrie et sa famille pour cette contrée lointaine, et si peu d'âmes ont répondu aux efforts de son zèle ! Pourtant, mon DIEU, vous le savez, il n'a épargné ni ses fatigues, ni ses supplications. O Seigneur ! que faut-il donc pour rendre la chrétienté florissante, puisque ni les larmes, ni les prières de ce cœur d'apôtre ne peuvent suffire ?

* * *

On frappe, le prêtre se relève et se dirige vers la porte.

— Qui est là ? dit-il de sa voix câline.

— Père, c'est moi, Pangolo. Je viens te chercher pour une pauvre chrétienne du village de Maguési. Elle est mourante et voudrait recevoir notre divin Sauveur.

— Entre, mon bon Pangolo, répond le missionnaire, qui a reconnu un de ses trop rares chrétiens, entre et reste ici jusqu'à mon retour ; j'irai seul à Maguési, car, ajoute-t-il en baissant la voix et comme se parlant à lui-même, les persécuteurs ne sont peut-être pas loin d'ici.

Mais tandis qu'il prononce ces mots, un petit nègre s'est glissé auprès de lui, une main s'est timidement emparé de la sienne, et la voix claire d'un enfant s'écrie :

—Comment Père! tu pars sans m'emmener? Oh! pour quoi? ne m'as-tu pas dit souvent que j'étais le petit serviteur du bon DIEU et que, lorsque tu porterais le Seigneur, j'accompagnerais mon Maître?

—Sans doute, Samo, sans doute, mais pas aujourd'hui, car je pourrais rencontrer les méchants.

—O Père! reprit l'enfant d'une voix suppliante et avec des larmes dans les yeux, puisque tu porteras le bon JÉSUS, quel danger pourrons-nous redouter? Oh! je t'en conjure, laisse-moi t'accompagner!

Emu par cette touchante demande, le ministre de DIEU répond :

—Viens, mon cher petit, viens donc.

Oh! merci! dit Samo, dont le regard s'anime d'un éclair de reconnaissance.

Tous deux entrent dans la chapelle et tous deux s'agenouillent devant le Tabernacle. L'enfant, les mains jointes, murmure tout bas : " Merci, mon DIEU! merci de m'avoir choisi pour votre petit serviteur! "

Après une courte mais brûlante prière, le prêtre se relève; sur l'autel il prend la sainte Hostie, et la serrant contre sa poitrine, suivi de Samo, il quitte Tégoua.

Sur la route de Maguési, l'apôtre de DIEU marche grave et recueilli, songeant au Saint-Sacrement qu'il porte sur son cœur, à l'âme qu'il va consoler; et son petit serviteur, plein de joie, pense au jour trois fois heureux où lui, pauvre enfant du désert, recevra en lui pour la première fois le grand DIEU du Ciel. Oh! dans le Paradis sans doute les anges sourient en voyant les saints désirs de ces âmes pures.

—Père, dit le petit nègre interrompant tout à coup la prière du missionnaire, tu le sais, et le Sauveur le sait aussi, je fais tous mes efforts pour être bon et pieux : quand donc recevrai-je le doux JÉSUS dans mon âme?

—Bientôt, mon enfant, dit le prêtre, qui retombe dans sa méditation.

Pourtant parfois il s'arrête inquiet, anxieux. Il regarde...;

tout autour l'herbe vigoureuse s'étend comme un tapis interminable, piqué de fleurs éblouissantes ; quelque beau palmier solitaire ou de gigantesques baobabs émergent seuls de ces vagues de verdure. Il écoute..., mais il n'entend que les cris charmants des oiseaux qui se poursuivent en agitant leurs ailes d'azur et d'émeraude. Tout est calme ou du moins tout paraît calme..., et le Père un instant rassuré poursuit son chemin.

* * *

Tandis qu'il s'avance sans inquiétude, des hommes impies et sanguinaires viennent au-devant de lui, les armes à la main. L'esprit du mal les pousse, et leurs noirs desseins doivent faire tressaillir Satan d'une joie infernale. Ils marchent avec précaution ; d'ailleurs les buissons épineux des cactus pourprés les cachent aux yeux du pasteur de Tégoua, qui marche tranquille. Prêtre de JÉSUS-CHRIST, prends garde ! ne sais-tu pas que les méchants sont en route, eux aussi, et, pendant que tu ne songes qu'à ton Dieu, ne sais-tu pas qu'eux méditent ta mort ?...

Soudain un craquement de branches fait lever la tête au missionnaire ; il demeure atterré, car ses yeux s'arrêtent sur les bourreaux, déjà tout près, et auxquels sa vue fait pousser des cris de joie féroces. Que faire ? fuir ? hélas ! la fuite n'est-elle pas impossible dans ce pays entrecoupé de bosquets et de fourrés ? puis ces lianes immenses qui relient chaque arbre en laissant traîner jusqu'à terre la neige odorante de leurs fleurs immaculées ne sont-elles pas un obstacle invincible à une course rapide... ? Que devenir ? se résigner ? sans doute il le ferait volontiers pour lui, mais son regard repose douloureux sur l'enfant qui se presse effrayé à ses côtés.

Les persécuteurs s'approchent, et l'un d'eux s'écrie :

— Nous cherchons le Père blanc qui est venu d'Europe enseigner le CHRIST : réponds, ne serait-ce pas toi ?

Loïn de se dérober, le prêtre dit :

— C'est moi.

Alors tous s'écrient avec une fureur diabolique :

— Il faut le faire mourir ! il faut le faire mourir !

En entendant ces horribles clameurs, Samo enlace de ses deux petits bras celui qu'il nomme son Père, en disant avec un accent de résolution généreuse :

— Oh ! moi aussi, je veux mourir avec toi !

Un de ces suppôts de Satan le saisit de sa main robuste et l'éloigne du prêtre, puis froidement il enfonce son épée dans la poitrine du petit chrétien. Sans pousser un seul cri, le martyr tombe sur l'herbe de la prairie, qu'il empourpre de son sang. Son persécuteur le pousse dédaigneusement du pied, et se retourne vers le missionnaire. L'homme de DIEU a vu le meurtre affreux, une larme a brillé dans ses yeux, et la prière de son cœur est devenue plus fervente ; le poing brutal de son bourreau s'abat sur sa tête vénérable ; il tombe, le mot de pardon sur les lèvres, les mains toujours jointes sur sa poitrine qui contient le trésor du ciel. Puis les méchants s'éloignent satisfaits d'avoir assouvi leur rage infernale.



Mais les anges ne viennent point du Paradis chercher l'âme des martyrs... Ah ! c'est que le Seigneur n'a pas permis que leurs lâches persécuteurs leur donnent la mort. Le Père, un instant étourdi par la violence du coup, se soulève déjà ; son regard, d'abord obscurci, commence à se fixer : il aperçoit Samo..... Pauvre enfant ! le sang coule abondamment de sa blessure, son corps est affaissé, sa respiration haletante, la mort semble planer sur lui. Avec effort, le missionnaire se traîne jusqu'au petit nègre, et sa main compatissante essaie en vain d'étancher le sang de la plaie béante. Tout à coup le petit martyr ouvre les yeux.

— Père ! où suis-je ? dit-il d'une voix plus faible qu'un souffle. Ah ! quel beau rêve je faisais ! la Vierge m'emportait au Ciel dans son manteau bleu.

— Mon enfant, dit le prêtre gravement, serais-tu heureux d'aller au Paradis ?

— Bien sûr ! murmura-t-il ; ce doit être si beau !

Et, comme charmé par une vision intérieure, Samo ferme ses yeux mourants. Soudain une expression de tristesse couvre ses traits.

— Père ! s'écrie-t-il, tu m'avais dit que bientôt je recevrais le bon DIEU, mais bientôt c'est encore trop loin, car je vais partir.

Dans le regard voilé du jeune chrétien, le ministre de JÉSUS-CHRIST lit déjà la mort.

— Non, dit-il d'une inspiration subite, ce n'est pas bientôt, c'est tout de suite que notre Sauveur va descendre dans ton âme.

—Oh ! répond le martyr heureux mais inquiet, la trouvera-t-il assez prête ?

—Cher petit, humilie-toi seulement devant lui de toutes tes offenses.

—Père ! reprend l'enfant d'un ton surpris mais avec une ravissante candeur, depuis mon baptême j'aimais trop mon Maître du Ciel pour lui avoir jamais fait de la peine !.....

Emu de la touchante pureté de cette âme d'ange, le missionnaire prend sur son cœur le DIEU de toute sainteté, et, élevant en l'air la blanche hostie, il récite les prières avant la Communion : " Seigneur, je ne suis pas digne," dit-il. " Seigneur, je ne suis pas digne, non, je ne suis pas digne," répète Samo dont les yeux brillent d'un ardent désir. Alors sur ses lèvres le prêtre dépose le pain céleste, et sur sa poitrine eusanglantée l'enfant laisse tomber sa tête

Que se passa-t-il dans cette première rencontre du grand DIEU du Ciel et du pauvre petit nègre, dans ce premier cœur à cœur de JÉSUS et du jeune martyr ?..... Je ne sais, mais il me semble qu'elle dut être bien agréable au Sauveur, cette âme pure tout embaumée du parfum de son innocence.

Absorbé dans la pensée du DIEU qui repose en lui, l'enfant se tait, mais son corps frêle s'affaïsse de plus en plus. Tout à coup, étendant les mains, il s'écrie d'une voix à peine distincte :

—Père ! le bon JÉSUS m'emmène ; qu'il est beau ! qu'il est beau ! qu'elle est belle aussi la couronne qu'il dépose sur mon front !

Sa voix s'affaiblit de plus en plus, mais il murmure encore : La couronne ! qu'elle est belle... ! ô JÉSUS ! JÉSUS !... et, dans un dernier soupir, son âme candide s'envole pour recevoir avec l'auréole lumineuse des anges la palme des martyrs !

* * *

Le soleil s'est abaissé peu à peu, il s'enveloppe maintenant de ces teintes de pourpre et d'or bruni qui annoncent la fin du jour ; et la brise du soir, légère et caressante, courbe d'un même souffle le feuillage délicat des fougères tropicales et des palmes élégantes des dattiers sauvages.

À cette heure, quelques chrétiens, descendant la route fleurie, trouvèrent le Père blessé en prière devant le corps inanimé de Samo. Dans les yeux du missionnaire brillaient des larmes, mais ses lèvres murmuraient avec ferveur.

—Mon DIEU ! le sang de vos martyrs est une semence de chrétiens ; cette semence manquait à mon champ ; maintenant, ô Seigneur, le sang de cet enfant sera le germe sacré qui fera fleurir des âmes dans la vie éternelle. A. B.